


EM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 18 RUE SCRIBE
NEW-YORK 16 BEAVER ST



PIERRE WOLFF

LES
MARIONNETTES

COMÉDIE EN 4 ACTES

DEUXIÈME MILLE

Cliché Nadar

Eugène FASQUELLE, Éditeur
PARIS

LES MARIONNETTES

THÉATRE DE PIERRE WOLFF

L'Inroulable, comédie en un acte.
Le Petit Homme, comédie en un acte.
Fidèle! comédie en un acte.
Vive l'Armée! comédie en un acte.
Leurs Filles, comédie en deux actes.
Les Maris de leurs Filles, comédie en trois actes.
Celles qu'on respecte, comédie en trois actes.
Sacré Léonce! comédie en trois actes.
Le Boulet, comédie en trois actes.
Le Béguin, comédie en trois actes.
Le Cadre, comédie en trois actes.
Le Secret de Polichinelle, comédie en trois actes.
L'Age d'aimer, comédie en quatre actes.
Le Ruisseau, comédie en trois actes.
La Cruche (J'en ai plein le dos de Margot), comédie en deux actes, en collaboration avec GEORGES COURTELINE.
Le Lys, comédie en quatre actes, en collaboration avec GASTON LEROUX.

Il a été tiré du présent ouvrage :

Dix exemplaires numérotés sur papier de Hollande.
Cinq exemplaires numérotés sur papier du Japon.

PARIS. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 5998.

PIERRE WOLFF

LES MARIONNETTES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois
sur la scène de la Comédie-Française
le 26 Octobre 1910.

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, PARIS

1911



A PAUL HERVIEU

P. W.

PERSONNAGES

	MM.
FERNEY, oncle de Fernande, 62 a . .	DE FÉRAUDY.
ROGER DE MONTCLARS, 32 ans	GRAND.
DUC DE GANGES, 72 ans.	GRANDVAL.
BONNIÈRES	P. NUMA.
VALMONT	J. DE FÉRAUDY.
TREVOUX	LAFFON.
PIERRE VAREINE, 29 ans	ALEXANDRE.
LANGEAC	G. LE ROY.
NIZEROLLES, 56 ans.	LÉON BERNARD.
UN VALET DE PIED	CHAIZE.
	Mmes
FERNANDE DE MONTCLARS, 24 ans . .	PIÉRAT.
BARONNE DURIEU, 56 ans	FAYOLLE.
Madame DE VALMONT	MAILLE.
Madame DE JUSSY	ROBINNE.
Madame DE LANCEY	PROVOST.
Madame BRIEY	FABER.

LES MARIONNETTES

ACTE PREMIER

Chez Roger de Montclars. Salon cabinet de travail très riche, meubles anciens. Au lever du rideau, madame de Jussy est assise et tourne les pages d'un journal illustré. Quelques secondes s'écoulent. Roger entre.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCIENNE, ROGER

ROGER

Excusez-moi, chère amie, si je vous ai fait attendre, mais je descendais d'auto et j'étais gris de poussière.

LUCIENNE

Vous êtes tout excusé.

ROGER

Je suis heureux de vous revoir. Cela va bien ?

LUCIENNE

Très bien.

ROGER

Et vous partez toujours ce soir?

LUCIENNE

Toujours.

ROGER

Resterez-vous longtemps absente?

LUCIENNE

Quinze jours... Peut-être trois semaines... tout dépendra du temps.

ROGER

Vous allez directement à Montreux?

LUCIENNE

Directement. J'y retrouverai madame de Lancey qui compte y rester jusqu'à la fin du mois.

ROGER

Vous serez donc de retour dans les premiers jours d'avril?

LUCIENNE

A peu près.

ROGER

Vous avez un chapeau délicieux.

LUCIENNE

Il vous plaît?

ROGER

Beaucoup. Quelle femme élégante vous faites!

LUCIENNE

Ma mise est cependant bien simple.

ROGER

Simple, oui... mais si personnelle... si spéciale.

LUCIENNE

Que de compliments, aujourd'hui!

ROGER

Ils sont sincères.

LUCIENNE

Je vous crois si peu.

ROGER

Vous ai-je déjà menti?

LUCIENNE

Si vous me mentiez, je saurais vite la vérité... Mais, voilà, on ne sait jamais si vous pensez vraiment tout ce que vous dites.

ROGER

Vous êtes une femme exquise.

LUCIENNE

Flatteur!

ROGER, *sans conviction.*

Et vous me plaisez infiniment.

LUCIENNE

Oh! que vous dites cela mal.

ROGER

Comment diriez-vous?

LUCIENNE, *très tendre, en le regardant bien dans les yeux.*

Et vous me plaisez infiniment.

ROGER

Il y a la manière, en effet.

LUCIENNE

Insolent! Tenez, je me demande pourquoi je vous ai aimé et pourquoi je vous aime encore. Vous êtes cruel, égoïste, renfermé, et d'une indifférence révoltante.

ROGER

Si je n'avais eu que des qualités, vous n'auriez sans doute pas fait attention à moi.

LUCIENNE

Peut-être! ce sont souvent les défauts des hommes qui nous attirent.

ROGER

Suis-je donc si imparfait?

LUCIENNE

Encore une fois vous avez tout ce qu'il faut pour déplaire à une femme!... Vous êtes un homme dangereux.

ROGER

Diable!

LUCIENNE

Et je vous déteste.

ROGER

Donnez-moi la main.

LUCIENNE

Non! je vous en veux mortellement. (Un temps.) M'écrirez-vous au moins?

ROGER

Je n'y manquerai pas.

LUCIENNE

Quand je pense que vous êtes resté six grands mois à Monclars sans donner signe de vie! Que vous êtes rentré à Paris depuis huit jours et que ce n'est qu'hier seulement que j'ai eu de vos nouvelles!

ROGER

Mon excuse est que je n'ai vu personne encore.

LUCIENNE

Vous pouviez, ce me semble, faire exception pour moi. Enfin! Pourrai-je au moins saluer la marquise de Montclars avant de vous quitter?

ROGER

Est-ce bien nécessaire?

LUCIENNE

Cela vous ennuie?

ROGER

Grand Dieu, non!

LUCIENNE

Ne sommes-nous pas maintenant de très bons camarades?

ROGER

Camarades seulement?

LUCIENNE

Ne le faut-il pas?

ROGER

Oui et non...

LUCIENNE

Vraiment, je serais très heureuse de lui être présentée avant mon départ.

ROGER

Je doute qu'elle soit rentrée.

LUCIENNE

Demandez.

(Il sonne le valet de pied.

ROGER

La marquise est-elle rentrée?

LE VALET DE PIED

Non, monsieur le marquis.

ROGER

C'est bon. (A madame de Jussy.) Vous voyez.

(Le valet de pied sort.)

LUCIENNE

Quelle heure est-il?

ROGER

Six heures passées.

LUCIENNE

Je me sauve. Ce sera donc pour mon retour.

ROGER

Pourquoi riez-vous?

LUCIENNE

Roger de Monclars marié! Vraiment, je ne puis me l'imaginer! Et cela sans bruit, sans même me prévenir, sans même vous donner la

peine de m'écrire la dernière lettre!... Vous me la deviez, cependant, avouez-le.

ROGER

Je préférais rester en compte avec vous.

LUCIENNE

Pourquoi votre mariage a-t-il eu lieu là-bas dans le Morvan, et non à Paris?

ROGER

Nous étions en plein mois d'août! Je tenais à ne déranger personne. Et puis, la petite église de Monclars n'étant séparée du château de ma mère que par une rangée d'arbres...

LUCIENNE

Vous n'avez eu qu'un pas à faire.

ROGER

Oui... comme de la prison à la guillotine.

LUCIENNE

Charmant!... La marquise est orpheline, n'est-ce pas?

ROGER

Oui, orpheline. Il ne lui reste qu'un oncle.

M. de Ferney. Un brave homme, très simple, très fin, très bon, que j'aime beaucoup.

LUCIENNE

Un vieil ami de votre mère, si j'ai bonne mémoire ?

ROGER

Très ancien. Il a toujours vécu là-bas, à quelques kilomètres de Montclars. Il a bien voulu nous accompagner à Paris et descendre chez moi. Il compte rester quelques semaines avec nous. Voilà.

LUCIENNE

En somme, vous êtes heureux. J'en suis ravie pour vous.

ROGER

Vous êtes mille fois gentille.

LUCIENNE

Et, dites-moi ? Jolie, la marquise ?

ROGER, qui ne veut pas répondre.

Ma mere, elle, a toujours Paris en horreur, et ne veut même pas en entendre parler. Elle est plus dévote que jamais et passe ses matinées, ses journées et ses soirées avec le vieux curé du

pays. Il lui semble ainsi qu'elle a le bon Dieu à elle toute seule. Comme vous le voyez, elle ne se refuse rien.

LUCIENNE

Je vous parle de votre femme, brune? blonde? grande? mince? Vous ne me dites rien?

Le valet de pied entre.

ROGER

Qu'est-ce que c'est?

LE VALET DE PIED

M. Nizerolles.

ROGER

Qu'il entre vite.

LUCIENNE

Suis-je sotte!... Cela me peine de vous savoir marié! Il y avait deux ans, Roger. Tenez, la vie est bête! Au revoir. Écrivez-moi au moins.

ROGER

Je ne vous oublierai pas.

SCÈNE II

LES MÊMES, NIZEROLLES

NIZEROLLES

Bonjour, cher ami!

ROGER

La bonne surprise!

NIZEROLLES

Madame de Jussy... ravi de vous rencontrer! Puis-je vous dire que vous n'avez jamais été aussi jolie?

LUCIENNE

Vous le pouvez. Qu'êtes-vous donc devenu, mon bon Nizerolles?

NIZEROLLES

J'ai fait le tour du monde.

LUCIENNE

Du monde ou du demi-monde?

NIZEROLLES

Comme vous me connaissez mal!

LUCIENNE

Allons, au revoir.

NIZEROLLES

Pourrai-je aller vous rendre visite, ces jours-ci?

LUCIENNE

Je pars pour Montreux, ce soir... Dès mon retour, dans trois semaines, venez me dire bonjour... Vous me ferez plaisir...

NIZEROLLES

Alors, à très bientôt?

LUCIENNE

A très bientôt. (A Roger.) Au revoir!

ROGER

Je vous accompagne. (A Nizerolles.) Je suis à vous.

(Elle sort. Roger l'accompagne, puis revient.)

SCÈNE III

ROGER, NIZEROLLES

ROGER

Arrivé depuis quand?

NIZEROLLES

Hier soir.

ROGER

Bon voyage?

NIZEROLLES

Idéal. Vous n'avez pas vu Vareine?

ROGER

Non. Pas encore.

NIZEROLLES

Il m'avait donné rendez-vous chez vous.

ROGER

Mais regardez-moi donc. Il me semble que vous avez fondu un peu.

NIZEROLLES

De cinq kilos exactement.

ROGER

L'œil est bon?

NIZEROLLES

Tout ce qu'il y a de bon.

ROGER

Heureux ?

NIZEROLLES

Très !

ROGER

Quel âge ?

NIZEROLLES

En ce moment ?

ROGER

Oui.

NIZEROLLES

Personne ne nous écoute ?

ROGER

Non.

NIZEROLLES

Vingt ans.

ROGER

Diable !

NIZEROLLES

C'est que j'ai vu du pays, mon cher ! Ah ! voir d'autres ciels, d'autres hommes, d'autres femmes !

ROGER

Et vous avez été ?

NIZEROLLES

Je n'en sais plus rien.

ROGER

Comment, vous n'en savez plus rien ?

NIZEROLLES

J'ai rencontré sur ma route un petit être si charmant, si jeune, si joli, si remuant, si vivant... que je n'ai même pas eu le temps de retenir le nom des villes que je traversais.

ROGER

Fichtre !

NIZEROLLES

Elle a su me faire tout oublier ! Et mes cheveux qui grisonnent... Et mes cinquante... et quelques années ! Enfin, tout ce que je savais ! Ah ! mon cher Roger, comme je l'ai tendrement aimée, cette petite ! Quelles joies ne m'a-t-elle pas données !

ROGER.

Et où l'avez-vous vue pour la première fois?

NIZEROLLES

C'était à... attendez donc... c'était à Rome... non, à Florence... c'est cela, à Florence... elle se

promenait un soir, toute seule, au bord du golfe...

ROGER

Alors, c'était à Naples.

NIZEROLLES

C'est cela, à Naples! Ah! quel paradis!... et, lorsqu'on y est, comme on se dit de jolies choses sans les chercher! Bref, au bout d'une heure, nous rêvions tous les deux, tout près l'un de l'autre, en regardant les étoiles!

ROGER

Poète! Et peut-on savoir qui c'est sans indiscrétion?

NIZEROLLES

Mon Dieu... vous le dire exactement me serait difficile... J'ai su qu'elle s'appelait Sonia et qu'elle était de nationalité russe.

ROGER

Et puis?

NIZEROLLES

Et puis, c'est tout.

ROGER

Comment, vous n'avez pas eu la curiosité de lui en demander davantage?

NIZEROLLES

Pourquoi faire? Elle était jolie, coquette, bien faite, distinguée, je ne lui déplaisais pas... Son petit nom m'a suffi. Et ce fut exquis!

ROGER

Vous êtes revenus ensemble?

NIZEROLLES

Oui... et on s'est séparé gentiment, à Paris, sur le quai de la gare.

ROGER

Pour toujours?

NIZEROLLES

Pour toujours.

ROGER

Sans regrets?

NIZEROLLES

Mille regrets, au contraire.

ROGER

C'est stupide.

NIZEROLLES

Pourquoi? c'était chose entendue entre nous...

Et puis, n'est-ce pas charmant de se quitter ainsi lorsqu'on n'est pas encore las l'un de l'autre! se serrer la main, une dernière fois, en tremblant un peu... se dire adieu, tout bas, comme si l'on se mentait!... se regarder longuement et puis partir lentement, chacun de son côté... se retourner une fois... deux fois... trois fois... et puis plus rien, qu'un très joli souvenir.

ROGER

Et elle, qu'a-t-elle dit?

NIZEROLLES

Rien... Elle a ouvert son petit sac à main... s'est passé un peu de poudre sur le nez, m'a demandé si elle n'en avait point trop mis... et ce fut tout... voilà.

ROGER

Quelle drôle d'aventure! Vous serez donc toujours le même?

NIZEROLLES

Hélas! non... car, fatalement, un jour ou l'autre, je finirai bien par avoir l'âge que j'ai!

ROGER

D'ici là!

NIZEROLLES

C'est vrai, ce que vous me dites là! Sincèrement, entre nous, ai-je l'air vieux?

ROGER

Du tout.

NIZEROLLES

Tant mieux, car, ça serait dommage. J'ai tant de jeunesse en moi, mon cher. Il y a tant de printemps là-dedans! Tenez, il y a certains hommes qui ne devraient jamais vieillir.

ROGER

Amant, va!

NIZEROLLES

Merci. C'est le plus joli compliment que vous puissiez me faire. Ah! mon ami, si je pouvais l'être toute ma vie! Si les rides qui viennent n'étaient visibles que pour moi! Si je pouvais toujours dire : « Je vous aime! » à toutes les femmes!

ROGER

Vous le pouvez, c'est facile.

NIZEROLLES

Ne raillez pas... vous ne savez pas ce que c'est que l'amour... Vous avez été trop aimé et vous n'avez jamais souffert.

ROGER

Souffrir! Pourquoi faire, mon Dieu ?

NIZEROLLES

Il y a certaines souffrances qui donnent de si grandes joies!

ROGER

Mon pauvre Nizerolles! Vous en êtes là?

NIZEROLLES

Ne me plaignez pas. Enviez-moi, au contraire. L'amour, croyez-moi, c'est encore ce qu'on a fait de mieux... et je m'y connais... Riez! Riez!... Quelle misère!... Avoir trente-trois ans et douter de la seule chose qui compte dans la vie!

ROGER

Gamin!

NIZEROLLES

Vieillard!

ROGER

Emballé!

NIZEROLLES

Mais soyez-le donc! Ne regardez pas la femme comme un bibelot ancien en vous demandant s'il est truqué ou non. Allez-y carrément, sans réflé-

chir, et dites-vous que, si les femmes sont parfois menteuses et infidèles, c'est que les hommes les premiers leur ont appris comment il fallait s'y prendre

ROGER

Vous ont-elles souvent trompé?

NIZEROLLES

Entre nous, je crois que oui.

ROGER

Quelles raisons avaient-elles?

NIZEROLLES

Aucune... Mais j'avais peur de l'être, et cela se voyait. J'étais trop amoureux, trop tendre et trop méfiant. A force de leur dire mes craintes, j'éveillais en elles des idées qu'elles n'avaient pas.

ROGER

Vous étiez jaloux, Nizerolles?

NIZEROLLES

Je l'ai toujours été. C'est un mal que vous ignorez?

ROGER

Jaloux! De qui? De quoi?

NIZEROLLES

De tout.

ROGER

Non, non, je ne l'ai jamais été et ne suis pas près de le devenir. Les femmes m'ont diverti souvent, je ne dis pas...

NIZEROLLES

Diverti!

ROGER

Oui, diverti. Mais pas une, vous entendez bien, pas une n'a été assez forte, assez adroite, assez rusée pour bousculer ma vie! Vous aimez les femmes, mon cher Nizerolles, vous les amusez... moi, les femmes m'amusent... C'est tout différent. M'ont-elles été fidèles ou infidèles, je l'ignore. C'est une question que je ne me suis jamais posée... Elles ont essayé de me faire croire qu'elles m'aimaient, je leur en ai su gré, trouvant déjà très gentil le petit effort qu'elles faisaient... Jaloux? Quel métier! Il faut laisser cela aux amants pauvres, mon cher, c'est leur argent de poche.

NIZEROLLES

Voulez-vous vous taire?

ROGER

Non, non, il faut prendre les femmes pour ce qu'elles sont en général, de petits êtres frivoles, inconscients, et ne pas leur demander surtout plus qu'elles ne peuvent donner. Vous avez toujours été un amant, Nizerolles ; moi, je n'ai jamais été qu'un amateur, voilà la vérité.

NIZEROLLES

Et cela vous suffit?

ROGER

Et cela me suffit.

(Le valet de pied entre.)

LE VALET DE PIED

Madame la marquise est rentrée.

ROGER

C'est bien, merci.

NIZEROLLES

C'est ridicule et je suis inexcusable ! J'arrive ici, je vous serre la main, je ne vous parle que de moi, suivant mon habitude, et je n'oublie qu'une chose, la principale... vous dire combien j'ai été heureux lorsque j'ai appris la bonne nouvelle.

ROGER

Quelle bonne nouvelle?

NIZEROLLES

Votre mariage avec mademoiselle de Ferney.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FERNEY

FERNEY

On ne vous dérange pas?

ROGER, très aimable.

Du tout! Entrez donc. (Présentant.) Un bon ami, monsieur Raymond Nizerolles; monsieur de Ferney, l'oncle de ma femme.

FERNEY

Enchanté, cher monsieur.

ROGER

Voyons, qu'avez-vous fait? On m'a dit que, depuis ce matin sept heures, vous étiez déjà dehors. Et vous rentrez seulement?

FERNEY

C'est vrai. J'étouffe dans vos chambres. Remarquez que ce n'est pas une critique, mon cher Roger, vous y avez vos souvenirs, ceux de vos aïeux, mais, pour moi, c'est un peu sévère, un peu sombre. Je suis comme votre mère, ce qu'il me faut, c'est la plaine, c'est notre belle vallée, mes longues promenades, mes chiens... ma pipe... et mon lit à neuf heures du soir... Vos rues sont étroites, le pavé trop glissant et les gens trop pressés! Pour traverser, il faut faire sa prière! J'ai failli être écrasé vingt fois et j'ai été traité de vieux daim par un gamin parce que mon chapeau a roulé à terre. Non, décidément, Paris ne me vaut rien.

NIZEROLLES

Vous aimez la campagne, monsieur de Ferney?

FERNEY

J'y ai toujours vécu et ne m'en porte pas plus mal, comme vous voyez.

ROGER

Et où avez-vous déjeuné, ce matin?

FERNEY

Dans un petit café de l'autre côté de l'eau. Un

petit café, tout blanc, tout neuf. J'y ai été très bien servi.

ROGER

Partir ainsi dès l'aube, ne pas rentrer à l'heure des repas... tout cela n'est pas clair... Je devine la raison de vos longues courses à travers Paris. Vous avez fait la conquête ou plutôt vous vous êtes fait conquérir par une petite demoiselle...

FERNEY

Oh! mon cher Roger, les femmes à mon âge! Voyez-vous, si tous les hommes qui redoutent les désillusions avaient un peu de sagesse et de philosophie, ils se répéteraient à eux-mêmes comme une litanie, le matin en s'éveillant et le soir en s'endormant : « La dernière femme que j'aimerai sera celle qui verra mon premier cheveu blanc ».

NIZEROLLES

Oui... oui... et à partir de ce jour que doivent-ils faire, à votre avis?

FERNEY

Les uns devenir fidèles, s'ils ont été volages; les autres tâcher d'être utiles et agréables à leurs semblables.

ROGER, *en riant.*

A quel âge avez-vous eu votre premier cheveu blanc, monsieur de Ferney?

(*Nizerolles se met à rire, lui aussi.*)

FERNEY

Le jour de la mort de ma femme que j'adorais.

(*Un silence.*)

NIZEROLLES

La vie alors a dû vous paraître affreusement vide et triste là-bas.

FERNEY

Pas trop. J'avais le souvenir de madame de Ferney qui la faisait continuellement revivre près de moi, j'avais mes chers travaux... enfin j'avais... j'avais Fernande.

NIZEROLLES

La marquise?

FERNEY

Oui, ma nièce. Pensez donc, elle n'avait plus ni père ni mère, ni grands-parents! J'ai dû à moi tout seul lui tenir lieu de tout cela. C'était une occupation. Quand ma femme est morte, l'enfant

était trop jeune pour la mettre au couvent. Je l'ai donc gardée avec moi. Si vous saviez quel courage elle m'a donné! Pendant des heures entières, elle venait s'asseoir sur un petit banc, au pied de mon bureau, sa poupée dans les bras. Je la vois encore, petit tas de chair rose et blonde, immobile, sage et silencieuse, fixant sur moi ses grands yeux graves. Quand des pensées trop tristes m'accablaient, je lui parlais comme si elle avait dû me comprendre. Je lui disais : « Vois-tu, ma pauvre petite Nade, nous sommes deux isolés, nous devons être tout l'un pour l'autre. Pour l'instant, je suis ta force; quand je serai très vieux, tu seras la mienne. Il faudra donc nous aimer pour tous ceux qui ne peuvent plus le faire. » Elle me regardait, étonnée, son petit bec entr'ouvert, puis elle grimpait sur mes genoux et se blottissait dans mes bras. Moi, je continuais à parler et j'avais une joie infinie d'épancher ainsi mon cœur triste dans ce petit cœur pur et fidèle, et, régulièrement, elle s'endormait en souriant, sans se douter que c'était ma douleur qui l'avait bercée.

NIZEROLLES

Quelle bonne maman vous deviez faire.

FERNEY

Plus tard, elle m'aida dans mes recherches.

NIZEROLLES

Vos recherches ?

ROGER

Monsieur de Ferney prépare un long travail sur la vie des insectes.

NIZEROLLES

Ah !

FERNEY

Oui, je l'aurai terminé d'ici un ou deux ans, je l'espère. Il y a tant de choses à dire, à observer, sur tout ce petit monde de tisserands, de maçons...

NIZEROLLES

Vraiment ?

FERNEY

Vous vous mordez les lèvres pour ne point rire ?

NIZEROLLES

Mais non, je vous assure.

FERNEY

Quels beaux enseignements ils nous donnent, de science, d'art, de solidarité, de charité !

NIZEROLLES

De charité?

FERNEY

Mais oui. Cela vous étonne? Ce qu'on ignore étonne toujours, d'ailleurs. Si je vous disais que ce sont les insectes qui savent le mieux aimer.

NIZEROLLES

Quelle plaisanterie!

FERNEY

Que de jolis ménages j'ai vus!

NIZEROLLES

Réguliers?

FERNEY

Et irréguliers! Ainsi, les hannetons... mais c'est légèrement indécent... Je préfère de beaucoup que vous le lisiez. Je vais retrouver Fernande. A tout à l'heure!

(Il sort.)

SCÈNE V

ROGER, NIZEROLLES

NIZEROLLES

Quel brave homme! Tenez, c'est comme vous que j'aurais dû finir! Qui sait si je ne le regretterai pas plus tard! J'aurais peut-être fait un très bon mari. Avec un peu de patience et beaucoup de volonté, il est impossible qu'on ne puisse pas s'habituer à la même femme! N'importe, je suis ravi pour vous. La marquise, j'en suis sûr, saura vous donner le bonheur auquel vous croyez si peu.

ROGER

Oui.

NIZEROLLES

Votre mère doit être aux anges. Elle qui rêvait des petits-enfants, la voilà satisfaite. Mais, dites-moi, tout cela a été très rapide?

ROGER

Assez.

NIZEROLLES

Comment cela s'est-il fait?

ROGER

Oh! ce fut très simple. Ma mère m'avait prié de venir la voir à Montclars. J'arrive, et sans même me donner le temps de l'embrasser : « Mon fils, tu es ruiné, tu as dilapidé la fortune de ton père, tu as deux cent mille francs de dettes. Que comptes-tu faire? — C'est de vous que j'attends un conseil ou un ordre. — Je consens à liquider ton passif et à te servir une forte rente. — A quelles conditions? — Tu épouseras la jeune fille que j'ai trouvée pour toi! — Et si elle me déplaît? — Elle me plaît, à moi, c'est l'essentiel. — Et si je ne l'aime pas? — Il n'est pas question d'amour, il est question de mariage, c'est-à-dire de fonder une famille sur des bases solides. La femme que je t'ai choisie n'est ni frivole, ni coquette, c'est une créature saine, honnête et pure. Elle te donnera de beaux enfants. Elle est pieuse, elle te convertira à la vie régulière que tu dois mener à ton âge. C'est une fille du pays; une Morvandiaute comme moi! Si tu acceptes, je te la ferai connaître dès demain... Si tu refuses, je te servirai une rente de deux cent cinquante francs par mois que tu emploieras à ton gré... »

NIZEROLLES

Elle aurait pu aller jusqu'à trois cents!

ROGER

Ma mère et moi, vous le savez, nous avons la même volonté violente et têtue! Cependant j'ai dû plier et je me suis soumis, je n'avais pas le choix. J'ai donc épousé une petite fille silencieuse, aux gestes étriqués, dont les regards ne se détachent de la terre, qu'elle semble mépriser, que pour s'élever vers le ciel auquel elle aspire.

NIZEROLLES

Peut-être est-elle timide ou gênée de se sentir si différente de vous?

ROGER

Taisez-vous donc! C'est une ambitieuse. Elle s'est emparée de l'esprit de ma mère par les seuls moyens qui ont prise sur elle : par des arguments d'église. Elle l'a doucement amenée à vouloir ce mariage en lui disant, probablement, qu'elle était désignée par Dieu pour arracher mon âme au diable!

NIZEROLLES

Je vous trouve irrité... injuste. Pourquoi rendre votre femme responsable? Qui sait... elle vous aime peut-être.

ROGER

Pourquoi m'aimerait-elle?

NIZEROLLES

Pourquoi ne vous aimerait-elle pas ?

ROGER

Et que m'importe ! Ah ! mon cher ami, ces six mois passés à Montclars ! Tenez, je revois encore cet immense salon ! Ma mère, sévère et droite, dans son éternelle robe noire ! Ma femme, immobile, épiant chacun de mes pas et de mes gestes. Aussi, quelle joie lorsque je m'échappais, lorsque je fuyais seul dans les bois ! Mais il y avait le retour ! Et je les retrouvais, toutes deux, assises à la même place ! Et je me disais : « Tu vois cette femme, tu ne l'as jamais aimée, tu ne l'aimeras jamais, et cependant elle est la compagne forcée de toute ta vie ! Où que tu ailles, quoi que tu fasses, elle aura le droit d'être à tes côtés, et tu n'auras pas, toi, celui de l'en empêcher. Tes actes, elle les jugera ! Tes pensées ne seront plus secrètes pour ses yeux qui s'appliqueront à les deviner ! A table, tu la verras devant toi aux mêmes heures. Chaque matin, chaque soir, tu entendras le bruit de ses pas, et lorsque tu rentreras, derrière la porte close, tu sauras qu'elle t'attend avec le même regard. Et si, un jour, une femme, une jeune fille passe, représentant pour toi le charme et le bonheur, tu devras y renoncer, parce qu'une autre, la première, aura pris la

place de force ! Cette femme sera la mère de tes enfants ! Vos cœurs, vos âmes, auront vécu en ennemis, et, cependant, vos lèvres devront se rencontrer, en souriant, sur la même tête blonde ! Quelle misère ! »

NIZEROLLES

Je ne vous envie plus, mon pauvre ami, je vous plains. Qui sait pourtant si madame de Jussy n'est pas un peu la cause indirecte...

ROGER

Du tout. J'ai pour madame de Jussy une affection sincère. Sa belle intelligence, sa grâce, son élégance, tout en elle m'a séduit, et, durant deux années, j'ai vécu des heures exquises, je l'avoue, mais madame de Jussy n'est pour rien dans tout cela ! Vous avez toujours été un peu mon confident, Nizerolles, je vous en donne encore une preuve, et vous savez que je suis incapable de vous cacher la vérité.

NIZEROLLES

C'est vrai. Mais, dites-moi, ce bon monsieur de Ferney n'est donc au courant de rien ?

ROGER

Non. Devant lui, je fais bonne contenance.

C'est un brave homme, je ne veux pas troubler son repos.

NIZEROLLES

Et ne croyez-vous pas que la marquise...?

ROGER

Elle n'a rien laissé voir. Elle a voulu ce mariage, elle ne se plaindra pas. D'ailleurs, elle a été élevée au couvent... elle sait avoir deux visages.

(Entre Fernande.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, FERNANDE

Elle entre, très simple, les yeux baissés, très timide, très craintive. Mise comme une petite bourgeoise.)

FERNANDE

Oh ! pardon.

ROGER

Entrez... entrez. (Présentant.) Un très vieil et très cher ami. Monsieur Raymond Nizerolles. La marquise de Montclars.

NIZEROLLES

Madame...

(Un silence. Roger semble visiblement gêné.)

ROGER, pour dire quelque chose.

Vous avez été rendre visite à votre amie, madame Lambrey?

FERNANDE, très timide.

Oui... mais je n'ai pas eu la chance de la rencontrer. Elle était sortie avec son mari. Je lui ai laissé quelques lignes sur ma carte, ainsi que la lettre que la mère supérieure m'avait remise pour elle, avant que nous quittions Montclars.

ROGER

Nous partons toujours demain, n'est-ce pas?

FERNANDE

Mais... comme il vous plaira.

NIZEROLLES

A peine arrivés... et déjà en route!

ROGER

Oui, Paris ne me dit rien en ce moment. Je trouve à ces murailles un air lugubre de cachot... Nous allons dans le Midi.

NIZEROLLES

A Nice?

ROGER

Non. Nous irons probablement du côté de la frontière italienne. C'est plus calme.

NIZEROLLES

Et pour longtemps?

ROGER

Trois semaines, un mois.

(Un long silence.)

NIZEROLLES

Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon voyage.

ROGER

Que faites-vous ce soir?

NIZEROLLES

Je dîne chez Langeac.

ROGER

Que devient-il? Il m'a semblé, la dernière fois que je l'ai vu, triste, découragé et vieilli de quinze ans!

NIZEROLLES

Aujourd'hui, vous ne le reconnaîtriez plus. Il a retrouvé sa belle gaieté de jadis.

ROGER

Son oncle est mort?

NIZEROLLES

Non, pas encore... mais son divorce a été prononcé.

ROGER

La bonne nouvelle! J'en suis heureux pour lui. Faites-lui mes compliments.

NIZEROLLES

Je n'y manquerai pas... (Saluant.) Madame...

ROGER

Passerez-vous au cercle, vers dix heures?

NIZEROLLES

Si vous y venez.

ROGER

Alors, à tout à l'heure.

NIZEROLLES

A tout à l'heure! Ah! si Vareine venait, voulez-vous lui dire que je l'attendrai chez moi à sept heures et demie?

ROGER

Entendu...

NIZEROLLES

Madame...

FERNANDE

Monsieur...

(Il sort.)

SCÈNE VII

FERNANDE, ROGER

ROGER sonne, un valet de pied entre.

Le coupé pour sept heures.

FERNANDE

Ne devions-nous pas dîner ici ?

ROGER, très froid, très poli.

En effet... et je vous prie de m'excuser.

FERNANDE, vivement.

Oh ! cela ne fait rien... Je dînerai volontiers dehors.

ROGER

C'est que je ne puis vous emmener avec moi.

FERNANDE

Ah!

ROGER

Votre oncle, je l'espère, voudra bien vous tenir compagnie.

FERNANDE

Quittant Paris si vite, j'aurais voulu vous demander quelques conseils.

ROGER

Ce que vous ferez sera bien fait.

FERNANDE

Ne pouvez-vous vraiment m'accorder cette soirée?

ROGER

Non... j'ai des devoirs à remplir... des politesses à rendre.

FERNANDE

Ne pouvons-nous les rendre ensemble?

ROGER

Je dîne au cabaret avec quelques amis.

FERNANDE

C'eût été une joie pour moi de vous accompagner.

ROGER

Ce n'est pas votre place.

FERNANDE

Avec son mari ne peut-on aller partout?

ROGER

Non.

FERNANDE

Je croyais...

ROGER

Vous vous trompiez.

FERNANDE

Cependant...

ROGER

Je vous en prie.

FERNANDE

Je vous demande pardon.

(Le valet de pied entre.)

LE VALET DE PIED

Une dépêche pour madame la marquise.

FERNANDE

Vous permettez?

ROGER

Faites donc.

FERNANDE

De votre mère, Roger. (Elle lit.) *Dites-moi, ma chère enfant, la date de votre départ, et dites-moi aussi vos projets.* (Parlé.) Que faut-il répondre?

ROGER

Que nous quittons Paris demain soir et que nous lui télégraphierons, dès notre arrivée, où nous serons descendus.

FERNANDE

Bien.

(Elle sort. Roger reste seul quelques instants. Le valet de pied entre.)

LE VALET DE PIED

Monsieur Pierre Vareine.

(Il laisse passer Vareine, puis sort.)

SCÈNE VIII

ROGER, VAREINE

ROGER

Bonjour, Vareine.

VAREINE

Bonjour, cher ami.

ROGER

Vous n'avez pas croisé Nizerolles?

VAREINE

Non.

ROGER

Il sort d'ici. Il vous a attendu et m'a chargé de vous dire que vous alliez le prendre chez lui vers sept heures et demie.

VAREINE

Merci.

ROGER

Je vous y jetterai en passant si cela vous va!

VAREINE

Mais avec plaisir.

ROGER

Bon été?

VARENNE

Mais oui. J'avais loué une jolie propriété en Touraine, loin du monde, loin du bruit, je m'y suis trouvé très bien.

ROGER

Toujours rêveur, alors?

VAREINE

Non... J'aime la solitude, voilà tout. Vous avez reçu mon petit mot?

ROGER

Le jour même de mon départ de Montclars... et je vous en remercie.

VAREINE

Permettez-moi de vous féliciter encore.

ROGER

Vous êtes tout à fait gentil.

VAREINE

Nizerolles vous a-t-il raconté ses campagnes?

ROGER

La dernière, oui. Une femme exquise dont il ignore le nom, et qu'il a aimée éperdument, paraît-il?

VAREINE

Je ne me souviens pas qu'il ait jamais aimé autrement. Il le voudrait, d'ailleurs, qu'il ne le pourrait pas. A celle-ci, il jure que c'est pour toute la vie; à celle-là, qu'elle est son dernier amour, et le lendemain, ayant complètement oublié ses serments de la veille, il dit à la troisième qu'il aime enfin pour la première fois.

ROGER

C'est un sincère!

VAREINE

Mais oui. Son cœur contient mille petites cases, mille petits noms, mille petites souffrances, et aussi de très jolis souvenirs... Parfois, son cœur se serre, les noms s'embrouillent, les souffrances se confondent... Alors, ne sachant plus sur qui pleurer... il pleure un peu sur lui... et s'en va chercher de l'amour ailleurs. C'est un heureux.

ROGER

C'est un fou.

VAREINE

Qui sait!

ROGER

M'accordez-vous cinq minutes?

VAREINE

Je vous en prie.

ROGER

Fumez, lisez, le temps de passer mon habit et je suis à vous.

(Il sort. Vareine s'assied, prend un livre au hasard. Quelques secondes s'écoulent. Fernande entre. Elle tient un papier à la main.)

SCÈNE IX

FERNANDE, VAREINE

FERNANDE

Dites-moi... j'ai ajouté sur la dépêche. (Vareine se lève vivement.) Oh! pardon.

VAREINE

Veuillez m'excuser, madame, si je me permets de me présenter moi-même... Mais Roger m'ayant prié de l'attendre... Madame de Montclars, n'est-ce pas?

FERNANDE

Oui, monsieur.

VAREINE

Monsieur Pierre Vareine.

FERNANDE

Monsieur. (Elle sonne le valet de pied.) Faites porter cette dépêche... (Elle va pour sortir, mais elle s'arrête et redescend.) Je vous demande pardon, monsieur... Je vais être très indiscrète... mais j'ai entendu votre nom si souvent, il m'est si familier qu'il m'a frappée, lorsque vous l'avez prononcé, comme un très vieux souvenir.

VAREINE

Vraiment?

FERNANDE

Je conçois que cela vous étonne... et j'ai peur de me tromper... cependant tout me dit que ce doit être vous, monsieur, dont Arlette Lambrey me parlait si souvent autrefois.

VAREINE

Arlette... ma petite Yette!

FERNANDE

Allons... c'était bien vous!

VAREINE

Vous la connaissez, madame?

FERNANDE

C'était, et c'est ma meilleure amie, monsieur. Nous avions douze ans quand nous étions ensemble au couvent. J'ai passé avec elle une partie de ma jeunesse!... C'était vous, monsieur! c'était vous qu'elle appelait si gentiment, si sérieusement : « Mon fiancé ». Le fiancé, c'était vous! Vous deviez avoir dix-huit ans, je crois?

VAREINE

Oui, à peu près.

FERNANDE

Comme elle vous aimait!

VAREINE

J'étais son grand ami!

FERNANDE

J'étais sa confidente. Je me rappelle qu'elle me relisait sans cesse une petite lettre que vous lui aviez écrite pour le jour de sa fête. Je la savais par cœur d'ailleurs, comme elle, et, souvent, je la lui récitais, y ajoutant pour lui faire plaisir des mots qui ne s'y trouvaient pas.

VAREINE

Que disait-elle, alors?

FERNANDE

Rien. Elle m'écoutait et me répondait malicieusement : « Tu en as de la mémoire! »

VAREINE

Comme tout cela est loin!

FERNANDE

Comme tout cela est près!... Tenez... asseyez-vous... Tenez, je revois encore notre mère supérieure, venant un jour à nous, tandis que nous nous promenions à l'écart, nous confiant nos rêves d'enfant. Je l'entends dire à Arlette : « Petite, j'ai reçu des nouvelles de ta maman. Elle me demande si je suis contente de toi et si tu travailles bien! » Puis, avec mille précautions, elle lui apprit que vous étiez souffrant, très malade... et qu'il fallait qu'elle prie pour vous! Oui, je me souviens de tout cela très nettement. Je me souviens même que j'ai prié pour vous, moi aussi, sans vous connaître... et vous voilà!

VAREINE

Je suis très touché, chère madame, et un peu ému, je l'avoue, de vous entendre me rappeler

ces jolis souvenirs d'enfance. Et, comme c'est bizarre, je suis infiniment troublé, maintenant, au souvenir d'un pauvre petit roman qui cependant m'a laissé bien froid, jadis, alors qu'Arlette aujourd'hui en rit de tout son cœur et même s'en moque un peu.

FERNANDE

Pourtant, elle vous aimait très fort.

VAREINE

Et quel est le beau joujou qui lui a fait oublier ce grand amour?

FERNANDE

Ne riez pas... A douze ans, on est déjà trop vieille pour que l'homme, le fiancé, soit remplacé par une poupée, et trop jeune aussi pour qu'il le soit par un autre pantin. C'est l'âge ingrat... même pour l'amour.

VAREINE

Alors, qui donc m'a chassé du cœur de ma cousine?

FERNANDE

Oh! un incident... moins que rien... des grandes dont nous avions entendu la conversation. L'une d'elles disait : « Tu sais, Pierre Vareine, le cousin de la petite Arlette, eh bien, il a voulu se tuer,

par amour, oui, ma chère, pour une femme. » Arlette m'entraîna, brusquement, et très pâle : « C'est fini ! Il en aime une autre, je ne veux plus penser à lui. »

VAREINE

Alors?

FERNANDE

Alors, pendant huit jours, par le seul fait qu'elle pensait à ne plus penser à vous, elle y pensa naturellement bien davantage.

VAREINE

Et le neuvième?

FERNANDE

Oh! le neuvième, vous fûtes complètement oublié! Elle avait d'ailleurs été tout étonnée de souffrir.

VAREINE

A douze ans, on ne sait pas.

FERNANDE

Oui... on n'a pas encore l'habitude... Et, dites-moi? C'était vrai, ce que disaient les grandes?

VAREINE

J'avais dix-huit ans, madame. A dix-huit ans, n'est on pas capable de toutes les folies! Il y a des

jeunes gens exaltés — et j'en étais — qui perdent bruyamment toutes leurs illusions. Et puis, on a une sorte de joie héroïque à se prouver qu'on est affreusement malheureux. Oui, j'aimais une femme. Je l'aimais parce qu'elle était ma première maîtresse! Je l'aimais surtout parce que la première aussi elle m'avait fait pleurer! J'étais naïf, ne connaissant pas la vie, et, en brave petit homme que j'étais, je m'imaginais que l'amour était quelque chose de très beau, de très noble et de très pur. Elle sut vite me prouver le contraire en détruisant lentement, et une à une, toutes mes jolies pensées! tout ce qu'il y avait de simple et de tendre en moi! Puis, un jour, ce travail accompli, elle m'adressa trois lignes m'apprenant, un peu tard, que j'étais décidément trop jeune pour elle. Elle ne se doutait pas que, par sa faute, j'étais déjà très vieux!

FERNANDE

Et vous vouliez vous tuer?

VAREINE

Quand nous sommes quittés par notre première maitresse, il nous semble toujours qu'elle emporte avec elle notre dernier amour.

FERNANDE

Oui... A cet âge, comme les hommes n'ont pas

encore changé!... ils ne savent pas qu'ils sont changeants.

VAREINE

Et nous pleurons la joie d'aimer!

FERNANDE

Se retrouve-t-elle jamais?

VAREINE

Infailliblement.

FERNANDE

Pour les hommes, oui, sans doute, mais pour les femmes? Le premier amour de la femme, croyez-vous qu'il puisse renaître un jour?

VAREINE

Non... mais un autre peut le remplacer... un autre différent, certes, mais souvent aussi fort, aussi puissant.

FERNANDE

Vaut-il jamais le premier?

VAREINE

Le premier, c'est celui dont on se souvient le mieux, voilà tout; d'ailleurs, tout passe, tout s'oublie...

FERNANDE

Non.

VAREINE

Mais si.

FERNANDE

Après tout, je veux bien vous croire.

VAREINE

Vous êtes en plein bonheur, madame...

FERNANDE, en s'efforçant de sourire.

C'est vrai.

VAREINE

Vous ne pouvez pas juger.

FERNANDE, de même.

C'est encore vrai.

(Roger entre, il est en habit. Il a son pardessus, son chapeau à la main.)

SCÈNE X

LES MÊMES, ROGER

ROGER

Je vous demande pardon, mon cher Vareine, si je vous ai fait attendre.

VAREINE

Mais je ne me plains pas. Je causais avec la marquise.

ROGER

Alors, je ne vous présente pas.

FERNANDE

Inutile... Monsieur Vareine s'est présenté lui-même, et j'ai d'ailleurs été toute surprise de rencontrer ici le cousin de ma chère petite Arlette! cousin dont elle me parlait si souvent jadis!

ROGER, indifférent.

Tiens!...

VAREINE

La marquise et moi, nous venons de revivre un peu les années d'autrefois.

ROGER, de même.

Eh bien, mais c'est très gentil. (A Fernande.) A demain.

FERNANDE

Ne vous verrai-je pas ce soir?

ROGER

Non, car je rentrerai probablement fort tard.

FERNANDE

Ah!

ROGER

Vous venez, Vareine?

FERNANDE

J'aurais voulu... j'aurais désiré vous demander..

ROGER

Dites?

FERNANDE

Êtes-vous donc si pressé? Ne pouvez-vous vraiment m'accorder quelques minutes?

ROGER

Non... car je devrais déjà être parti, et Vareine lui-même...

VAREINE

Ne vous mettez pas en peine pour moi, cher ami.

FERNANDE

Excusez-moi, monsieur.

VAREINE

Je vous en prie, madame.

ROGER, sèchement.

Soit. Vareine, prenez donc ma voiture, faites-vous conduire chez Nizerolles, et renvoyez-la-moi aussitôt, voulez-vous?

VAREINE

Entendu. Au revoir, madame.

FERNANDE

Au revoir, monsieur. Encore toutes mes excuses, et à bientôt, j'espère.

VAREINE

Vous êtes mille fois aimable. (Il s'incline, puis à Roger.) Au revoir, cher ami.

(Il sort.)

SCÈNE XI

FERNANDE, ROGER

ROGER, très froid.

De quoi s'agit-il?

FERNANDE

Roger... il s'agit de mon bonheur.

ROGER

Je vous assure que ce n'est ni l'heure, ni...

FERNANDE

Si, il faut que vous m'écoutiez. Que vous ne m'aimiez pas, soit! Le cœur ne se commande pas, mais que vous me traitiez ici en étrangère, non, vraiment, je ne puis plus le supporter; c'est au-dessus de mes forces et mes nerfs sont à bout. Depuis notre arrivée, je ne vis plus et je me demande parfois si je n'ai pas rêvé que j'étais votre femme! Oui, je sais, devant mon oncle, comme devant votre mère, vous me faites la grâce de ne point paraître trop irrité... mais dès que nous sommes seuls, vous jetez votre masque. Eh bien non, je n'en puis plus! Je n'ai mérité ni tant d'indifférence, ni tant de cruauté.

ROGER

Des mots! des mots! Laissons tout cela, pour Dieu! et songez plutôt à vos préparatifs. Allons, au revoir.

FERNANDE

Non, Roger, vous partirez sans moi.

ROGER

Parce que?

FERNANDE

Je ne veux pas vous infliger ce nouveau tête-à-tête.

ROGER

Après tout... comme il vous plaira...

FERNANDE

Et vous vous êtes marié!

ROGER

C'est vous qui l'avez voulu! Vous saviez pourquoi je vous épousais et cela ne vous a pas fait changer d'avis. Vous désiriez un titre et la possibilité de vivre à Paris... c'est fait... ne m'en demandez pas davantage.

FERNANDE

Et c'est tout ce que vous avez vu en moi! Pas un instant, pas une minute, il ne vous est venu à l'idée que, si vous m'épousiez, vous, pour obéir à votre mère, je devenais votre femme, moi, parce que je vous aimais.

ROGER

Ne parlons pas d'amour, je vous en prie.

FERNANDE

En effet, vous ne comprendriez pas. Ce que vous prenez pour tel est un sentiment sans noblesse qui a traîné partout!

ROGER

Je n'ai ni vos idées, ni vos manières de voir.

FERNANDE

Je le regrette, vous m'auriez mieux comprise.

ROGER

Le mariage pour moi...

FERNANDE

Est une formalité mondaine et non une tradition saine et sacrée, je le sais, vous me l'avez répété souvent.

ROGER

Alors, à quoi bon discuter?

FERNANDE

Je ne discute pas. Je vous demande seulement de faire un petit effort! Je vous supplie surtout de ne pas me considérer comme votre ennemie. Je serai la femme que vous voudrez que je sois.

Roger. Je me ferai toute petite... car je vous aime du plus profond de mon cœur! Je vous aime ardemment, passionnément... Il n'y a jamais eu en moi l'ombre d'un calcul, j'en fais le serment! Je vous ai aimé tout de suite! Vous étiez le premier homme qui passiez dans ma vie et j'ai cru naïvement qu'étant choisi par moi, vous auriez fatalement mes idées et mes rêves!... Non, écoutez-moi, je vous en prie! J'ai déjà beaucoup souffert... et je n'en ai jamais rien dit... Laissez-moi vous parler... vous me connaissez à peine... vous n'avez pas voulu me connaître... J'ai tant de tendresse en moi, pour vous!... le mot vous choque, mais c'est le seul que je trouve... Il y en a si peu pour exprimer ce qu'on ressent!... Oui, je vous aime, Roger... je vous le dis très mal, sans doute... je serais si heureuse, si vous me le disiez même plus mal encore que je vous le dis!

ROGER

Tout à l'heure, Fernande, je regrettais que vous ayez fait naître cette explication. J'avais tort. Elle était nécessaire, en effet, et je vous félicite maintenant de m'avoir retenu. Soyez persuadée cependant qu'il m'est pénible au delà de tout d'être obligé de vous répondre. Mais je ne sais pas mentir! (Un temps.) Fernande, je ne vous aime pas. La phrase est dure, cruelle, j'aurais pu lui donner une autre forme... je vous l'ai dite

comme elle est venue... Oui, tout en vous m'éloigne de vous! Et vos allures, et vos procédés, et vos airs de victime, et...

FERNANDE, douloureusement.

Assez... je vous en prie!

ROGER

Vous êtes devenue la marquise de Monclars par la volonté de ma mère, soyez satisfaite, mais restons-en là!

FERNANDE

Ce qui veut dire?

ROGER

Que je veux que vous ayez le respect absolu de ma liberté. Un mariage comme le nôtre n'est possible que si on n'en sent pas les chaînes. Quoi que vous pensiez, je connais vos idées comme si vous me les aviez dites, toutes! Croyez-moi, vous eussiez mieux fait d'épouser un bon petit jeune homme qui n'ait pas encore quitté sa province.

FERNANDE

Peut-être.

ROGER

Un homme comme moi n'est pas fait pour une femme comme vous.

FERNANDE

Je regrette que nous soyons si dissemblables.

ROGER

Il est un peu tard pour vous en apercevoir.

FERNANDE

J'espérais qu'à force de patience...

ROGER

Vous n'espériez rien, car vous connaissiez mes sentiments à votre égard! Cependant, malgré mon attitude et mon peu d'empressement, vous avez forcé les portes et vous vous êtes installée à Monclars. Allons! j'ai vu clair dans votre jeu! Il a duré trois ans.

FERNANDE, avec force.

C'est faux! C'est faux! C'est faux!

ROGER

Il a duré trois ans! Vous avez mis trois ans pour atteindre le but, et ma mère, à la longue, s'est laissé attendrir. Vous étiez sans fortune, mais vous étiez riche en vertu, et cela lui a suffi.

FERNANDE

Pas à vous, paraît-il. Eh bien, je persiste à croire que la jeune fille qui a grandi, vécu loin de tout, près d'un brave homme qui lui a enseigné la simplicité, la pitié et l'indulgence — toutes ces vertus dont vous semblez faire fi — est dans la vérité. Elle arrive au mariage irréprochable, car elle apporte à son mari un cœur qui ne s'est pas effrité dans des amourettes multiples où on laisse toujours un peu de sa pureté.

ROGER

Des phrases de roman.

FERNANDE

Oui, je sais... plus une de mes paroles ne trouvera grâce devant vous !

ROGER

Vous vous êtes trompée, Fernande !

FERNANDE

Certes... car, à défaut d'amour, je croyais rencontrer en vous un peu d'indulgence ! Je croyais surtout que le foyer vous rapprocherait de moi, quand même, petit à petit.

ROGER

Vous vous trompiez encore... D'ailleurs, pas une fois je ne vous ai laissé entrevoir le bonheur possible. Tout en moi vous criait ce que je ne pouvais décemment vous dire! Mais vous ne vouliez pas voir! J'ai donc agi loyalement, honnêtement, avec vous. Je n'ai rien à me reprocher.

FERNANDE

En effet, vous n'avez rien à vous reprocher. J'ai eu tort de vous aimer tout de suite et de croire que, le temps aidant, vous finiriez par m'aimer un peu. J'ai eu tort, j'ai eu tort, j'ai eu tort. Faites donc ce que bon vous semblera, Roger. Je ne vous demanderai plus rien, et je vous jure que plus un mot d'amour ne tombera de mes lèvres... C'est fini... bien fini... Et maintenant, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire.

ROGER

Bonsoir.

(Il sort. Elle se jette en sanglotant sur le canapé, la tête enfoncée dans les coussins. Ferney entre, la regarde, s'approche lentement.)

SCÈNE XII

FERNEY, FERNANDE

FERNEY

Ton mari s'en va. Nous dînons tous les deux. (Il entend un sanglot.) Tu pleures? Fernande?... Fernande?... Ma petite Nade!

FERNANDE

Mon oncle!

FERNEY

Eh bien, ma chérie?

FERNANDE

Prenez-moi dans vos bras, serrez-moi fort contre vous, comme lorsque j'étais toute petite... J'ai tant besoin qu'on m'aime en ce moment!

FERNEY

Que t'arrive-t-il? Qui t'a fait du chagrin? Tu étais si gaie tout à l'heure! Mais je te défends de pleurer! Fernande... parle... je t'en supplie!... tu sais bien que tu me bouleverses, lorsque je ne te vois plus sourire.

FERNANDE

C'est pour cela que je vous mens depuis six mois ! Oui, je vous ai menti... comme je me suis menti à moi-même. Oui, j'ai lutté de toutes mes forces... et j'ai tout fait pour vous cacher mes larmes !

FERNEY

Mais pourquoi?

FERNANDE

Si vous saviez les semaines que je viens de passer et combien de fois j'ai sangloté seule dans ma chambre ! Tous mes jolis rêves, mes beaux projets d'avenir, toutes mes espérances se sont envolées, une à une. Je n'ai que vingt-quatre ans et déjà il n'y a plus en moi la place pour une souffrance nouvelle !

FERNEY

Tu es folle, voyons!

FERNANDE

De m'être mariée, oui! d'avoir eu confiance en l'avenir! d'avoir cru surtout qu'il pourrait m'aimer.

FERNEY

Mais il t'aime, j'en suis sûr!

FERNANDE

Non, non! Ah! si vous l'aviez vu, l'œil méchant, les poings serrés comme s'il eût voulu me briser! Si vous l'aviez entendu me dire... Ah! tout ce qu'il m'a dit!... C'est l'intérêt seul qui m'a poussée vers lui, vous entendez, mon oncle? Tout n'a été que calculs de ma part! Ma bonté est factice et mes allures sont louches!

FERNEY

Oh!

FERNANDE

Oui, tout en lui se révolte! Non, non, il ne m'aime pas! Il me l'a crié de toute son âme, et je suis déjà trop femme pour ne pas sentir tout ce qui le sépare de moi!

FERNEY

Et tu n'as rien dit! Tu as souffert en silence!... Fernande, tu n'as donc plus confiance en moi?

FERNANDE

Mon oncle!

FERNEY

Mon chéri!

FERNANDE

Suis-je donc si laide?

FERNEY, tendrement.

Toi! Laide! Non, ça, il n'a pas pu te le dire! Souris, mon cher petit, et crois en ma vieille expérience. Il t'aimera parce qu'il découvrira un jour les mille petits riens qui font de toi un être délicieux! Il t'aimera parce que tu es la plus jolie!

FERNANDE

C'est votre cœur qui me regarde.

FERNEY

Oui... mais ce sont mes yeux qui te connaissent... Il t'aimera parce qu'il est impossible de ne pas t'aimer! Tout arrive... même l'amour... Ainsi, moi qui te parle, j'adorais ma femme, je n'existais que pour elle... et pourtant il se passa deux longues années avant qu'elle ne se rapprochât de moi.

FERNANDE

Le cas n'est pas le même. Ce n'est pas de la haine que je sens en lui, mais ce qui est pire, une sorte de gêne... oui, il a honte de moi! Tout me le prouve. Il y a certains regards qui ne trompent pas, et certains gestes qui en disent plus que des paroles.

FERNEY

Non! j'ai fait de toi, vois-tu, un petit être trop simple, trop pur et trop parfait, c'est ça qui le trouble. Ta modestie lui donne l'impression d'une tare, et ta candeur éclate comme un défaut. Tout cela est de ma faute... je t'ai trop bien élevée.

FERNANDE, *de plus en plus nerveuse.*

Vous vous trompez. J'ai fait un mariage d'amour, lui, un mariage de raison, les deux ne peuvent s'entendre. Je m'imaginais qu'à force de tendresse il verrait clair en moi... je me suis trompée... Il me l'a dit très nettement tout à l'heure... Ce qu'il désire, c'est sa liberté complète, définitive... et le droit d'aimer ailleurs que sous son toit!... Il veut bien être mon mari à condition que je ne sois pas sa femme. Voilà la vérité. Non, non, je l'ai jugé et j'ai su lire en lui. Voyez-vous, mon oncle, il faut ressembler aux autres pour avoir l'air de ne ressembler à personne? Il avait donc raison : une femme comme moi n'était pas faite pour un homme comme lui! Et me voilà mariée! Et le prêtre qui nous a bénis, nous a dit : « Soyez heureux! Il sera votre guide et vous enseignera la route qu'il faudra suivre. » Ah! la jolie route!...

FERNEY

Nade, je t'en prie!

FERNANDE

Folie! Folie! Et je l'aime malgré tout, malgré moi... mais j'en arrive à me demander si ce n'est pas souvent par la faute des hommes que les femmes, à un moment de leur vie, oublient leurs devoirs les plus sacrés et tout ce qu'elles ont appris!

FERNEY

Nade, tu es folle!

FERNANDE

C'est ce qu'on dit toujours à toutes celles qui ne veulent plus souffrir.

FERNEY

Alors, que vas-tu faire?

FERNANDE

Je vais tâcher d'être heureuse!

(Elle sort. Ferney la suit.)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Une soirée chez Nizerolles. Salon. A droite, porte donnant sur une salle de billard. A gauche, petit salon, table de jeu, etc. Grande baie au fond. Escalier en fer à cheval descendant au rez-de-chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE

VALMONT, BONNIÈRES

VALMONT

Vous aimez ces jeux de patience ?

BONNIÈRES

Oui, je trouve cela assez amusant. Et puis, cela vous empêche de penser. C'est toujours cela de gagné.

VALMONT

Vous pensez donc beaucoup?

BONNIÈRES

Moi? Je ne fais que cela!

VALMONT

Diable!

BONNIÈRES

Quand vient le soir, je me sens parfois littéralement mort de fatigue! J'ai une sacrée cervelle qui travaille, qui travaille... Passez-moi donc une jambe... là, devant vous le petit morceau rose. C'est cela, merci.

VALMONT

Mais à quoi pouvez-vous penser? Vous ne faites rien, vous vivez de vos rentes...

BONNIÈRES

Qui n'a pas ses petits soucis, ses petits découragements, ses heures tristes!

VALMONT

Je ne vous ai jamais vu que souriant et gai.

BONNIÈRES

Oui, c'est vrai, j'ai une nature plutôt heureuse. Avec cela, assez instruit, pas trop bête... Quoi?

VALMONT

Je n'ai rien dit.

BONNIÈRES

Joli danseur, séduisant, causeur, aimable... Oui, on recherche assez ma société : les femmes surtout.

VALMONT

Vous savez leur parler?

BONNIÈRES

Je les connais si bien!

VALMONT

Vous avez de la chance.

BONNIÈRES

L'habitude, l'expérience. En regardant une femme dans les yeux, il est bien rare que je me trompe, je sais immédiatement les mots qu'il faut lui dire.

VALMONT

Tiens!

BONNIÈRES

Et je ne perds pas de temps. Je réfléchis quelques secondes...

VALMONT

Tout de même.

BONNIÈRES

Faut bien... et je pars. Ah! mon cher Valmont, que de secrets m'ont-elles déjà confiés, que de choses je sais sans qu'on s'en doute. Il est juste d'ajouter que je suis d'une discrétion à toute épreuve.

VALMONT

Je le crois.

BONNIÈRES

On me couperait la tête... que je ne dirais pas ça!

VALMONT

Alors, dites-moi, mon cher ami, vous qui êtes au courant de tout... Madame de Jussy...?

BONNIÈRES, *sans lui donner le temps de continuer.*

Madame de Jussy est née le 1er janvier 1882. Fille unique de Charles-Philippe-Antoine de Laroche, ancien officier de cavalerie et chevalier de la Légion d'honneur. Se maria en 1899 avec Maurice de Jussy et divorça exactement en mars 1904. Eut comme premier amant le vicomte André de l'Hermite avec qui elle resta six mois sans que personne ne le sût et six autres mois au su et vu de tout le monde. Séparation en février 1906.

Repos. Second amant, le marquis Roger de Montclars, dont elle devint littéralement folle, en avril 1907. Rupture en 1909. Repos. Reprise il y a un mois, succès, nature exquise et femme du monde dans toute l'acception du mot. Voilà !

VALMONT

Quelle mémoire !

BONNIÈRES

Ah ! on connaît ses dates !

VALMONT

Est-il vrai que Montclars est parti la rejoindre ?

BONNIÈRES

A Montreux. Exact. Je crois même qu'ils y sont encore.

VALMONT

Elle le tient.

BONNIÈRES

Non, elle le flatte !

VALMONT

Et que dit la marquise de tout cela ?

BONNIÈRES

Je l'ignore. Je ne l'ai vue qu'une fois depuis un mois qu'elle est à Paris, et je n'ai pas assez causé avec elle pour connaître ses pensées.

VALMONT

Quel genre de femme ?

(Entre Nizerolles.)

SCÈNE II

LES MÊMES, NIZEROLLES, puis MADAME BRIEY

BONNIÈRES

Tenez, demandez cela à Nizerolles.

NIZEROLLES

Quoi donc ?

BONNIÈRES

Valmont voudrait des tuyaux sur la marquise de Montclars.

NIZEROLLES

Mais c'est une femme charmante.

BONNIÈRES

Exact... cependant elle aurait besoin d'un homme qui...

NIZEROLLES

Eh bien, mais, vous êtes là, vous...

BONNIÈRES

Oh ! mon cher, je suis tellement pris... j'ai tant à faire... tant de liaisons cachées, tant de liaisons connues... et puis, non, elle n'est guère désirable.

VALMONT

Ne doit-elle pas venir, ce soir ?

NIZEROLLES

Peut-être. (Entre madame Briey.) Ah ! chère madame Briey, je vous attendais avec une impatience !

MADAME BRIEY

Suis-je en retard ? Bonjour, Valmont. Bonjour, Bonnières.

NIZEROLLES

Nous commençons dans cinq minutes.

MADAME BRIEY

Tout votre monde est là ?

NIZEROLLES

Oui, à peu près.

MADAME BRIEY

Et le manuscrit?

NIZEROLLES

Il est en bas, recopié, arrangé, très au point. Vous pourrez lire facilement.

MADAME BRIEY

Parfait!

NIZEROLLES

Mais, surtout, ne nous bousculez pas. Des temps... et qu'on ne vous entende pas.

MADAME BRIEY

Soyez tranquille, je soufflerai comme ça...

NIZEROLLES

A merveille, vous êtes un ange. (A Bonnières et à Valmont.) Je crois que cela va être très amusant.

VALMONT et BONNIÈRES

Ah!

VALMONT

Et de qui, la pièce?

NIZEROLLES

De moi.

VALMONT et BONNIÈRES

Ah!

BONNIÈRES

Elle est bien?

NIZEROLLES

Courte, c'est une saynète, mais charmante.

BONNIÈRES

De l'esprit?

NIZEROLLES

Pas mal. Est-ce vrai, madame Briey?

MADAME BRIEY

Beaucoup.

NIZEROLLES

Je ne le lui ai pas fait dire. Et puis, c'est parisien, et très pris sur le vif.

VALMONT

Combien de personnages?

NIZEROLLES

Quatre : le mari, la femme, l'amant, et un vieil ami de la famille.

BONNIÈRES

C'est original.

NIZEROLLES

La situation aussi est nouvelle... Ainsi, à un moment donné...

MADAME BRIEY

Bavard... ils vont l'entendre tout à l'heure.

NIZEROLLES

Vous avez raison.

VALMONT

Et qui fait marcher les poupées ?

NIZEROLLES

Trévoux, sa femme, Langeac et moi.

BONNIÈRES

Comment, ce sont des poupées ?

MADAME BRIEY

Mais oui, c'est un guignol ! Il y a des coulisses ! une petite rampe électrique, des loges, un foyer ! c'est un vrai théâtre.

BONNIÈRES

Quelle drôle d'idée ! Pourquoi ne pas avoir fait jouer cette saynète par des artistes en chair et en os ?

NIZEROLLES

Premièrement, parce qu'ils coûtent des prix fous ; deuxièmement, parce qu'ils sont assommants, toujours en retard et jamais contents. Il y a un mois, avant de donner cette soirée, j'ai convoqué des artistes, je n'ai jamais pu m'entendre avec eux. Ainsi, de Langly, de la Comédie-Française, savez-vous ce qu'il m'a demandé ? Cent louis et le rôle de l'amant ; Duver, du Vaudeville, cinquante louis et le rôle de l'amant ; Bourdier, de l'Odéon, quarante louis et le rôle de l'amant. Si je les avais écoutés, mon héroïne aurait eu trois amants au lieu d'un ! Or, ce qui est possible à la ville, est impossible à la scène ! Alors, j'ai acheté un guignol, des poupées, et tout a marché comme sur des roulettes.

BONNIÈRES

Et quel rôle jouez-vous ?

NIZEROLLES

Le rôle de l'amant.

BONNIÈRES

Naturellement !

NIZEROLLES

Langeac, le vieil ami, Trévoux, le rôle du chose... enfin, le rôle du mari...

BONNIÈRES

Ça ne le changera pas.

NIZEROLLES

Et sa femme... le seul rôle de femme. Voilà. Et, maintenant, allons-y. Vous venez, chère amie ?

MADAME BRIEY

Je vous suis.

NIZEROLLES, à Valmont et à Bonnières.

Ne manquez pas le commencement.

VALMONT

Soyez tranquille.

NIZEROLLES, en croisant la vieille baronne Durieu.

Baronne...

LA BARONNE

J'arrive par les petites entrées.

NIZEROLLES

Une place vous est réservée... premier rang...

LA BARONNE

Je sais, merci, je descends tout de suite.

(Nizerolles et madame Briey sortent.)

BONNIÈRES, à mi-voix.

La voilà. Allons-nous-en.

(Et comme ils vont pour sortir.)

SCÈNE III

BONNIÈRES, VALMONT, LA BARONNE,
puis LE DUC DE GANGES

LA BARONNE, très excentrique, décolletée, couverte de bijoux.

Est-ce moi qui vous fais fuir ?

VALMONT

Vous plaisantez, baronne.

BONNIÈRES

Certes !

VALMONT, comme si on l'avait appelé.

Oui... cher ami, je viens. (A la baronne.) Nizerolles m'appelle... excusez-moi.

(Il sort vivement.)

BONNIÈRES, à part.

Malin, va !

LA BARONNE, pincée

Un peu agité, ce bon monsieur de Valmont! Vous, au moins, mon cher monsieur Bonnières, vous êtes plus calme... Aussi, est-ce un plaisir de causer avec vous.

BONNIÈRES

Vous êtes mille fois gracieuse.

LA BARONNE

Hélas! les jeunes gens bien élevés se font rares, aujourd'hui. De mon temps, et ça n'est pas si vieux,ils avaient un peu plus d'éducation et un

peu plus de savoir-vivre. Ils étaient galants et empressés. Tout change. C'est le progrès.

BONNIÈRES

Eh! oui!

LA BARONNE

Et c'est fort regrettable, avouez-le.

BONNIÈRES

Je l'avoue.

LA BARONNE

Les femmes elles-mêmes se sont transformées! Elles s'habillent Dieu sait comme et leurs maris trouvent cela très bien. Tout à l'heure, je les regardais. Quelle honte! Elles sont à moitié nues et c'est fort laid... Si encore elles étaient bien faites... mais non, chez la plupart, c'est un véritable désastre.

BONNIÈRES

Vous, baronne, vous vous habillez divinement.

LA BARONNE

Oh! moi, je n'ai plus de prétentions. J'ai un certain goût, je n'en disconviens pas, et, ce que je cherche surtout, c'est la simplicité.

BONNIÈRES

Et comme vous avez raison !

LA BARONNE

N'est-ce pas madame de Lancey que j'aperçois, là-bas, avec ce cher monsieur de Valmont ?

BONNIÈRES

Et le duc de Ganges ?... Oui... oui... c'est elle.

LA BARONNE

C'est donc pour cela qu'il est parti si vite, tout à l'heure. Il n'avait point besoin de se donner tant de peine !... Madame de Lancey ne se sauve pas lorsqu'on court après elle, elle attend.

LE DUC, à Bonnières.

Ah ! ah ! jeune homme, je vous y pince !

LA BARONNE, au vieux duc de Ganges.

Eh bien, duc ?

LE DUC

Eh bien, mais je viens vous chercher, baronne, les trois coups sont frappés.

LA BARONNE

Il ne fallait pas vous déranger, voyons.

LE DUC

Nous sommes en plein flirt, à ce que je vois. D'ailleurs, ce Nizerolles sait recevoir comme pas un : toutes les jolies femmes de Paris se sont donné rendez-vous chez lui.

LA BARONNE

Flatteur ! (A Bonnières.) Votre bras, je vous prie. (A Madame de Lancey.) Vous venez, chère madame ?

MADAME DE LANCEY

Je vous suis, baronne.

VALMONT

Oui, oui... nous vous suivons

LA BARONNE, à mi-voix.

Je les dérange.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

VALMONT, MADAME DE LANCEY

MADAME DE LANCEY

Elle va durer longtemps, cette petite pièce?

VALMONT

Non... c'est très court.

MADAME DE LANCEY

Madame de Valmont est là ?

VALMONT

Oui... ma femme et moi, nous avons dîné ici.

MADAME DE LANCEY

Vous étiez nombreux ?

VALMONT

Une quinzaine.

MADAME DE LANCEY

Qu'est-ce que vous regardez? J'ai quelque chose qui ne va pas ? qui ne tient pas ?

VALMONT

Tout va très bien, au contraire.

MADAME DE LANCEY

Ma toilette vous plaît ?

VALMONT

Infiniment.

MADAME DE LANCEY

Je l'ai mise pour vous.

VALMONT

Quand l'ôterez-vous pour moi ?

MADAME DE LANCEY

Voulez-vous vous taire... Chut ! N'approchez pas si près.

VALMONT

Je suis myope.

MADAME DE LANCEY

Oui... mais, moi je vous vois venir de loin.

VALMONT

Je suis très amoureux de vous.

MADAME DE LANCEY

Vous perdez votre temps.

VALMONT

Je suis patient.

MADAME DE LANCEY

Et moi fidèle.

VALMONT

Vraiment, vous n'avez pas un petit quelque chose pour moi ?

MADAME DE LANCEY

Si... une affection profonde et même un peu de tendresse. Je vous trouve moins banal que les autres.

VALMONT

Alors ?

MADAME DE LANCEY

Mais ne m'en demandez pas davantage.

(Un temps.)

VALMONT

Dites-moi ? Vous n'avez jamais trompé votre mari ?

MADAME DE LANCEY

Jamais.

VALMONT

C'est curieux.

MADAME DE LANCEY

Naturel, voulez-vous dire.

VALMONT

Vous l'aimez ?

MADAME DE LANCEY

Je l'ai beaucoup aimé surtout.

VALMONT

Et vous pouvez vivre ainsi, sans amour ?

MADAME DE LANCEY

Oh ! l'amour ! c'est toujours la même chanson.

VALMONT

Tout dépend de celui qui la chante.

MADAME DE LANCEY

Il y a tant d'hommes qui chantent faux.

VALMONT

Moi, j'ai un joli talent d'amateur.

MADAME DE LANCEY

Vraiment ?

VALMONT

Je n'ai pas une voix à tout casser, certes... mais je fredonne assez agréablement. Quand voudrez-vous m'entendre ?

MADAME DE LANCEY

Vous êtes fou !

VALMONT

Vous avez une jolie main.

MADAME DE LANCEY

Laissez-la !

VALMONT

Je vous en prie.

MADAME DE LANCEY, faisant semblant d'apercevoir madame de Valmont.

Votre femme !

VALMONT, se retournant vivement.

Comme c'est malin !

MADAME DE LANCEY

Tenez, voulez-vous que je vous dise ? Vous l'adorez, votre femme.

VALMONT

Mais, je ne m'en cache pas ! C'est une nature exquise ! Et si fine ! Si personnelle ! Elle a mille qualités que personne ne soupçonne. C'est une amoureuse dans toute l'acception du mot.

MADAME DE LANCEY, pincée.

Ah !

VALMONT

Oui.

MADAME DE LANCEY

Alors, pourquoi la tromperiez-vous ?

VALMONT

Mais, je n'en ai nulle envie.

MADAME DE LANCEY

C'est vrai, ce que vous dites là ?

VALMONT

Ma parole!

MADAME DE LANCEY, vexée.

Et vous me faites la cour depuis un mois! Ah ça! quel jeu jouez-vous, mon cher Valmont?

VALMONT

Aucun. Je vous fais la cour parce que vous êtes charmante, séduisante, et pleine d'esprit. Je vous fais la cour parce que je sais qu'avec vous cela ne tire pas à conséquence.

MADAME DE LANCEY, pincée.

Tiens!

VALMONT

N'ai-je pas raison?

MADAME DE LANCEY, de même.

Mille fois raison!

VALMONT

Vous ne m'en voulez pas?

MADAME DE LANCEY

Du tout. (Un temps.) Et dire que j'allais peut-être vous aimer!

VALMONT

Mais non!

MADAME DE LANCEY

J'en fais le serment; j'ai été très troublée, ce soir, en vous apercevant.

VALMONT

C'est vrai?

MADAME DE LANCEY

Oui, mais, maintenant, c'est fini, bien fini..

VALMONT

Écoutez-moi, je vous en prie.

MADAME DE LANCEY

Non... Éloignez-vous!

VALMONT

Je vous aime.

MADAME DE LANCEY

Vous m'avez fait mal.

VALMONT

Je vous adore.

MADAME DE LANCEY

Très mal.

VALMONT

Je veux vous voir demain.

MADAME DE LANCEY

N'y comptez pas... ni demain, ni jamais.

VALMONT

S... il faut que je vous voie.

MADAME DE LANCEY

N'insistez pas... D'ailleurs, il m'est impossible de vous recevoir chez moi.

VALMONT

J'ai un nid délicieux.

MADAME DE LANCEY

Je ne vous écoute plus.

VALMONT

Du côté de Passy.

MADAME DE LANCEY

Taisez-vous!

VALMONT

14, rue Mozart.

MADAME DE LANCEY

14, rue Mozart... N'insistez pas, je vous en conjure.

VALMONT

Venez, je vous en supplie.

MADAME DE LANCEY

Ce serait un crime.

VALMONT

Oui, mais un joli crime.

MADAME DE LANCEY

Encore une fois, éloignez-vous.

VALMONT

A trois heures!

MADAME DE LANCEY

A trois heures... Ah! le fou! le fou!

VALMONT

Oui, à trois heures!

MADAME DE LANCEY

Mais, mon pauvre ami, je ne suis jamais libre avant quatre heures!

VALMONT

Alors, mettons quatre heures.

MADAME DE LANCEY

Tenez, vous me faites perdre la tête.

VALMONT

Dites-moi que je peux compter sur vous!

MADAME DE LANCEY

Ah! Seigneur!

VALMONT

Laissez le Seigneur tranquille, et répondez-moi que c'est entendu.

MADAME DE LANCEY

Mais non!

VALMONT

Mais si!

(Madame de Valmont entre avec Vareine.)

MADAME DE LANCEY, vivement.

Votre femme!

VALMONT, en riant et sans se retourner.

Ah! non, cette fois-ci...

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME DE VALMONT, VAREINE, puis BONNIÈRES, DE LANGEAC, MADAME TRÉVOUX, MADAME BRIEY, TRÉVOUX, ROGER, LA BARONNE, MADAME DE JUSSY, FERNANDE, FERNEY, NIZEROLLES, LE DUC

MADAME DE VALMONT, à Valmont.

Dites-moi, Jacques...

VALMONT

Vous me cherchiez?

MADAME DE VALMONT

Mais oui. Vous avez disparu si subitement que j'ai cru que vous étiez souffrant.

VALMONT

Du tout. Bonjour, Vareine. Mais j'étouffais, en bas.

MADAME DE VALMONT

Vous vous êtes plaint, cependant, que la salle n'était pas assez chauffée avant l'arrivée de madame de Lancey.

VALMONT

C'est juste. On gelait.

BONNIÈRES, en entrant avec Langeac.

C'est un succès, et pour l'auteur, et pour les interprètes! Lorsque la poupée de madame Trévoux s'est déshabillée en scène et qu'elle a montré sa petite poitrine de bois, tous ces messieurs se sont levés comme un seul homme! Le vieux duc de Ganges avait les yeux hors de la tête.

LANGEAC, à madame Briey.

Chère madame, vous avez soufflé en grande artiste.

MADAME BRIEY

Moqueur!

MADAME DE VALMONT, bas, à Valmont, très nerveuse en parlant très vite.

Et de quoi causiez-vous, tout à l'heure, avec madame de Lancey? Allons, dites-le! Point n'est besoin de réfléchir si vous parliez de choses indifférentes! Peut-être ne vous disiez-vous rien. Lorsqu'on est si près l'un de l'autre, il est si facile de se comprendre sans échanger une parole. Mais oui, j'ai tort, et vous avez raison, comme toujours! Mais si... mais si... Ah! nos pauvres enfants!

VALMONT

Nous n'en avons pas!

MADAME DE VALMONT

Heureusement! les pauvres petits! Vous seriez capable de jurer sur leurs têtes que je me trompe, que vous ne me trompez pas, et que vous êtes le modèle des époux! Et n'allez pas croire que je sois jalouse! Non, mon ami, non, je ne vous donnerai pas cette joie, mais j'ai horreur qu'on se moque de moi et qu'on me tourne en ridicule, entendez-vous? Mais, répondez donc quelque chose, parlez! Nous avons l'air de nous quereller. C'est stupide! allez... parlez... mentez, j'écoute..

Et comme Bonnières s'approche.)

BONNIÈRES

On potine? On casse du sucre?

MADAME DE VALMONT, aimable et souriante.

Non, cher monsieur Bonnières. Jacques me proposait tout simplement d'aller passer une quinzaine à Florence. Est-ce vrai, Jacques?

VALMONT

Oui... oui... à Florence!

MADAME DE LANCEY

Monsieur Bonnières?

BONNIÈRES, à madame de Valmont.

Pardon...

(Il va rejoindre madame de Lancey.)

MADAME DE VALMONT, à Valmont, en redevenant nerveuse.

A Florence! il faut être amoureux pour aller à Florence, n'est-il pas vrai? Et vous ne l'êtes pas! et vous ne m'aimez pas, et vous m'agacez! et je ne sais pas ce qui me retient de vous casser cet éventail...

(Entre Nizerolles — Bruit, applaudissements.)

LANGEAC

Ah! voilà Nizerolles! Bravo! Nizerolles!

NIZEROLLES

Ça a très bien marché. Ils ont envahi les coulisses et, maintenant, ils improvisent et s'amusent comme des enfants.

TOUS

Bravo ! Nizerolles !

(Entre Roger de Montclars.)

VAREINE

Tiens, Montclars !

NIZEROLLES

Bonjour, cher ami.

ROGER

Bonjour, Nizerolles. Bonjour, Vareine ! Mesdames...

(Poignées de main.)

CAUSERIE

— Bon voyage?
— Vous voilà revenu?
— Pas de pluie?
— Je vous inviterai dans huit jours !
— Toujours jolie ! (A Valmont.) Heureux homme de posséder une telle femme !...

. . . .

NIZEROLLES, en entraînant Roger.

Retour depuis quand?

ROGER

Ce soir, à six heures.

NIZEROLLES

Bon séjour?

ROGER

Excellent!

NIZEROLLES

La marquise ne vous a pas accompagné?

ROGER

Non! je lui ai fait demander, dès mon arrivée, si elle pouvait me recevoir, elle m'a fait répondre qu'elle était lasse et qu'elle avait besoin de repos.

NIZEROLLES

Il y a un mois que vous êtes parti?

ROGER

Juste.

NIZEROLLES

Savez-vous que la marquise a appris que vous étiez à Montreux et non à Nice?

ROGER, se défendant.

C'est une erreur!... j'arrive directement...

NIZEROLLES

A moi, ne pouvez-vous pas tout avouer? D'ailleurs, on vous y a vu, cher ami... Tout le monde le sait.

ROGER

Alors!... Et quelle est l'âme charitable qui s'est chargée de mettre Fernande au courant?

NIZEROLLES

Tenez, elle vient vers nous avec son bon sourire des dimanches.

LA BARONNE, s'approchant.

Je vous croyais en voyage, mon cher marquis?

ROGER

Je débarque, ma chère baronne.

LA BARONNE

N'aurons-nous pas le plaisir de voir la marquise, ce soir?

ROGER

Non... Elle est souffrante.

LA BARONNE, avec malice.

Et quel temps fait-il, dans le Midi?

ROGER

Superbe!

LA BARONNE

Que me dit ce brave Beaumont? Il m'écrit qu'il pleut à torrent depuis dix jours.

ROGER

Tiens!

LA BARONNE

A qui se fier?

(Elle s'éloigne.)

ROGER, à mi-voix.

La peste!

NIZEROLLES

Oh! elle mordra jusqu'à sa dernière dent.

VALMONT, bas à madame de Lancey.

14, rue Mozart; n'oubliez pas!

MADAME DE LANCEY, bas.

Madame de Valmont n'a rien deviné, au moins?

VALMONT, naïvement.

Rassurez-vous... ma femme est trop honnête pour se douter de quoi que ce soit.

MADAME DE LANCEY, sèchement, en le quittant.

Merci.

VALMONT, qui n'a pas compris.

Pourquoi?

ROGER, à Nizerolles, à part.

Certes, nous nous sommes vus... mais, madame de Jussy et moi, nous avons mis dans nos relations la discrétion voulue. Soyez certain, mon cher Nizerolles, que je saurai ne pas rendre la marquise ridicule.

NIZEROLLES

Cela va de soi .. mais quelle va être votre vie, maintenant?

ROGER

Très simple. Nous avons eu, avant que je ne quitte Paris, une explication douloureuse, certes, mais nécessaire, très franche et très loyale. Tout se passera correctement et cordialement, soyez-en sûr. L'avez-vous rencontrée depuis mon départ?

NIZEROLLES

Assez souvent, oui. Vareine et moi, nous avons été plusieurs fois lui présenter nos hommages et nous avons même fait, tous trois, de la musique ensemble. Savez-vous que la marquise est très bonne musicienne ?

ROGER, indifférent.

Ah ! j'ignorais !

MADAME BRIEY

Voilà madame de Jussy.

(Madame de Jussy entre.)

LA BARONNE, à mi-voix, à madame Briey.

Montclars étant là... elle ne devait pas être très loin...

MADAME DE JUSSY, à Langeac.

Très bien. Je vous remercie. Et votre femme, comment va-t-elle?

LANGEAC

Mon divorce a été prononcé il y a deux mois, ne l'oubliez pas.

MADAME DE JUSSY

Oh! pardon...

NIZEROLLES, allant au-devant d'elle.

Bonjour, chère madame. Que c'est gentil à vous d'être venue?

MADAME DE JUSSY, à Montclars.

Bonjour, cher ami.

ROGER, en lui baisant la main.

Il y a un siècle que je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer, chère madame.

LA BARONNE, à mi-voix à madame Briey.

Ils sont charmants! (S'avançant vers madame de Jussy.) Bonjour, ma belle amie.

MADAME DE JUSSY

Ravie de vous voir.

LA BARONNE

Bonne cure à Montreux?

MADAME DE JUSSY

Excellente!

MADAME DE VALMONT, à Trévoux qui est entré depuis un moment.

Non, mon cher Trévoux, je n'ai ni vos idées, ni vos manières de voir. Je n'ai aucune confiance et je crains tout ce que je crois.

TRÉVOUX

Vous avez tort.

MADAME DE VALMONT

Oh! vous, vous êtes un philosophe.

TRÉVOUX

Non, je suis pratique, rien de plus. Il y a des gens qui ne se coucheraient pas sans avoir fait leur prière. Moi, je ne me couche jamais sans me dire ces trois mots : « Je le suis! »

MADAME BRIEY et MADAME DE VALMONT

Oh!

TRÉVOUX

Au moins, le jour où j'apprendrai que je le suis réellement, j'aurai la satisfaction de penser que c'est moi qui l'ai dit le premier.

MADAME DE VALMONT

Tenez, vous êtes cynique.

(Elle le quitte.)

MADAME BRIEY

Et vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites?

MADAME DE JUSSY, bas à Monclars.

Suis-je à votre goût, ce soir?

ROGER

Vous êtes exquise... comme toujours.

MADAME DE JUSSY

Quel joli mois passé, Roger!... et comme je regrette que nous ayons été obligés de quitter cet endroit délicieux! Vous verrai-je, demain?

ROGER

Oui.

MADAME DE JUSSY

Je vous aime.

(Fernande entre. Elle est transformée. Elle n'a plus cet air timide, gêné, du premier acte. Toilette délicieuse, éclatante. Très décolletée. Tout le monde se retourne, les conversations cessent.)

NIZEROLLES

Que c'est aimable à vous! (Roger, étonné de cette transformation, la suit des yeux.) Vous connaissez, je crois, madame de Valmont, madame de Lancey?

FERNANDE

Parfaitement!

BONNIÈRES, en s'inclinant.

Marquise!

FERNANDE, en lui tendant la main gentiment.

Bonjour, monsieur!

NIZEROLLES, présentant.

Madame Briey; la marquise de Montclars...

(Salutations.)

LA BARONNE

Bonjour, ma chère enfant.

FERNANDE

Bonjour, baronne.

BONNIÈRES

Baronne, un petit bridge?

LA BARONNE

Volontiers.

NIZEROLLES, présentant.

La marquise de Montclars; madame de Jussy.

MADAME DE JUSSY

Je suis enchantée, madame, de vous connaître. Monsieur de Montclars est un de mes bons amis, j'espère que nous aurons mille occasions de nous revoir.

FERNANDE, très aimablement.

Je l'espère aussi, chère madame! (A Roger.) Bonsoir, Roger!

(Elle lui tend la main.)

ROGER

Bonsoir, Fernande.

FERNANDE, à Vareine.

Tout à l'heure, je vous gronderai, monsieur Vareine.

(Vareine s'incline et lui baise la main.)

VALMONT, bas à madame de Lancey.

Mozart, 14.

(Monsieur de Ferney entre.)

NIZEROLLES, à Fernande.

Nous souperons par petites tables. Me ferez-vous l'honneur de rester jusqu'à minuit?

FERNANDE

Ce soir, je me coucherai volontiers très tard, vous pouvez donc compter sur moi.

NIZEROLLES

Merci.

FERNANDE, à Nizerolles.

Voici mon oncle, allons au-devant de lui, je vous en prie! Il n'osera jamais entrer tout seul!

MADAME DE JUSSY, bas à Roger.

Vous êtes certain qu'elle a su que vous étiez à Montreux en même temps que moi?

ROGER

Certain, oui.

MADAME DE JUSSY

Cela ne vous ennuie pas, au moins?

ROGER

Mais non.

MADAME DE JUSSY

Pour une femme qui arrive du fin fond de sa campagne, elle n'est ni trop gauche, ni trop maladroite! Vous m'avez trompée. Cependant, vous devriez bien lui dire que, lorsqu'on s'appelle la marquise de Montclars... quel décolleté! C'est indécent.

MADAME DE LANCEY, à Ferney.

En pleine campagne toute l'année?

FERNEY

Mais oui, chère madame.

MADAME DE LANCEY

Et vous ne mourez pas d'ennui?

FERNEY

Mais non. Aussi, je vous avoue que je ne me souviens plus quand j'ai été dans le monde pour la dernière fois. Ce n'est plus de mon âge. Ces fleurs, ces lumières, ces toilettes, ces parfums, tout cela me grise et me tourne un peu la tête, je vous le confesse. Et puis, un vieux bonhomme comme moi fait, j'en suis sûr, fort mauvaise figure au milieu de toute cette jeunesse.

MADAME DE LANCEY

Mais non! Vous êtes-vous arrêté au rez-de-chaussée avant de venir?

FERNEY

Oui... mais je me suis sauvé bien vite. On danse, on crie, on s'écrase, et j'ai failli tomber, tant le parquet est glissant. Voyez-vous, chère madame, je ne sais plus marcher sur ce terrain-là. Il est dangereux pour les petits enfants et pour les vieillards, croyez-m'en.

MADAME DE LANCEY

Voyons... vous n'êtes pas si vieux!

FERNEY

Si vieux... non... mais vieux, oui.

MADAME DE LANCEY

Voulez-vous me mener au buffet, cela vous changera les idées?

FERNEY

Avec joie... quand vous m'aurez indiqué...

MADAME DE LANCEY

Je vais vous guider. Votre bras?

FERNEY

Vous êtes la plus gracieuse des femmes. Mais je vous jure que je suis un bien triste cavalier.

MADAME DE LANCEY

Je vous enlève. Venez. Vous saurez flirter avant une heure.

FERNEY

Flirter! moi!

MADAME DE LANCEY

Venez, Montclars!

(Ils sortent.)

MADAME DE JUSSY, à Fernande.

Vous êtes délicieusement habillée. Le ton de votre robe est parfait.

FERNANDE

Les couturiers ont tant de goût, aujourd'hui!

MADAME DE JUSSY

Votre taille est si mince qu'on pourrait la prendre ainsi entre les dix doigts.

FERNANDE

Vous êtes indulgente !

MADAME DE JUSSY

Montclars peut être fier de vous.

FERNANDE

Un mari est rarement fier de sa femme.

MADAME DE JUSSY

Croyez-vous ? Vous ne l'avez pas accompagné dans le Midi?

FERNANDE

Non. J'avais mille choses à faire. Et puis, Paris ne m'a pas encore fatiguée.

MADAME DE JUSSY

C'est si bon de vivre un peu loin. D'ignorer ce que devient madame X... ou ce qu'on dit de madame Z... Ah ! les thés ! les potins ! les quatre à cinq, quels jeux de massacre !

FERNANDE

Vraiment?

MADAME DE JUSSY

La femme la plus honnête est mise en miettes... il n'en reste plus rien à l'heure du dîner.

FERNANDE

Il doit y avoir des exceptions?

MADAME DE JUSSY

Oh! de bien rares! Celles qui n'ont rien à se reprocher, et qui le disent, ont tout à craindre.

FERNANDE

Oui... on se méfie souvent des femmes qui parlent trop de leurs vertus.

MADAME DE JUSSY

Aussi ai-je pris, depuis longtemps, le parti de laisser dire. Une femme seule, divorcée, pas trop laide, est forcément attaquée par les uns et fort peu défendue par les autres, n'est-il pas vrai?

FERNANDE

Mais, je ne sais pas... D'ailleurs, une honnête femme a-t-elle vraiment besoin d'être tant défendue?

MADAME DE JUSSY

Le monde est si méchant, si chercheur de petites bêtes! Je ne serais nullement étonnée si, déjà, on avait essayé de me noircir à vos yeux.

FERNANDE

On ne m'a dit que des choses flatteuses sur votre compte.

MADAME DE JUSSY

Vraiment?

FERNANDE

Vraiment.

MADAME DE JUSSY

Rien de plus!

FERNANDE

Rien de plus?

LA BARONNE, en entrant.

Si vous avez perdu, c'est votre faute. Vous auriez dû demander sans atout.

BONNIÈRES

Je n'ai pas osé.

LA BARONNE

Vous n'osez jamais rien. Vous n'avez pas d'estomac.

BONNIÈRES

Si vous en souffriez comme moi !

VAREINE, qui s'est rapproché de Fernande et de madame de Jussy.

Oh ! pardon !

FERNANDE

Dites... Dites... Monsieur Vareine...

VAREINE

Comme nous soupons, paraît-il, par petites tables, puis-je vous prier de vouloir bien me faire l'honneur de m'accepter à la vôtre.

FERNANDE

Mais, avec plaisir.

LA BARONNE, à Bonnières.

Allez donc... allez donc...

BONNIÈRES, s'avançant.

Dansez-vous, chère madame ?

FERNANDE

Mais oui, lorsqu'on m'invite, cher monsieur.

BONNIÈRES

Je serais ravi de bostonner avec vous.

FERNANDE, *en se levant.*

Quand vous voudrez...

BONNIÈRES

Alors...

(Il lui offre le bras.)

FERNANDE, *à madame de Jussy.*

Vous m'excusez, chère madame?

MADAME DE JUSSY

Je vous en prie.

BONNIÈRES, *à Fernande, en sortant.*

J'ai remporté mon second prix de danse en 1896... j'avais alors quinze ans... Cela ne vous ennuie pas trop ce que je vous raconte là?

FERNANDE

Mais non.

BONNIÈRES

En 1899...

(Ils s'éloignent. Vareine sort derrière eux.)

LA BARONNE

Charmante, cette petite madame de Montclars, n'est-ce pas?

MADAME DE JUSSY

Tout à fait!

(Entre Nizerolles.)

NIZEROLLES, à madame de Jussy.

Je vous cherchais, à quelle table soupez-vous?

MADAME DE JUSSY

A la table de Montclars.

NIZEROLLES, à la baronne.

Et vous, chère amie?

LA BARONNE, pincée.

Mais, je ne sais... personne ne m'a encore fait l'honneur de m'inviter.

NIZEROLLES

Le duc de Ganges vous demandait, tout à l'heure.

LA BARONNE, de même.

Vous ne connaîtriez pas quelqu'un de plus vieux? Non?

MADAME DE JUSSY, en sortant, à Nizerolles.

Elle est terrible!

NIZEROLLES, qui va pour sortir avec madame de Jussy, aperçoit Vareine qui semble chercher quelque chose.

Vous avez perdu quelque chose, cher ami?

VAREINE

Non, c'est madame de Montclars qui ne sait où elle a laissé son éventail.

MADAME DE JUSSY

Voyez donc sur le fauteuil.

VAREINE

Ah! oui, je le vois.

MADAME DE JUSSY, croisant Fernande qui entre.

Il a trouvé votre éventail, chère madame.

(Elle sort avec Nizerolles.)

FERNANDE, *à madame de Jussy.*

Merci. Ce monsieur Bonnières danse comme un fou, aussi l'ai-je prié tout de suite de s'arrêter. J'en suis encore tout étourdie.

VAREINE, *en lui remettant son éventail.*

Le voici!

FERNANDE, *en s'éventant.*

Merci. Ah! cela fait du bien! J'étouffais!...

VAREINE

Asseyez-vous un moment.

FERNANDE

Vous me regardez... je dois être toute décoiffée?

VAREINE

Mais non... (*Un temps.*) Vous aimez la danse?

FERNANDE

Beaucoup et, cependant, c'est ma première valse depuis ma sortie du couvent.

VAREINE

En effet, là-bas, chez votre oncle, à la campagne, les occasions devaient manquer.

FERNANDE

Oui, c'était une autre vie.

VAREINE

Qui sait si vous vous en souvenez encore?

FERNANDE

Je la regrette à certaines heures.

VAREINE

C'est vrai?

FERNANDE

Oui.

VAREINE

Lorsque je vous regarde et que je me rappelle notre première rencontre, je fais mille efforts pour retrouver en vous la femme d'autrefois.

FERNANDE

D'autrefois? Il n'y a qu'un mois de cela.

VAREINE

Qu'un mois seulement, c'est juste. Je vous revois encore, cependant, toute simple dans votre petit tailleur sombre et si timide, si craintive, si jeune fille, si j'ose dire!

FERNANDE

Oui, j'étais tout cela!

VAREINE

Aujourd'hui, vous voilà transformée! On dirait que la baguette d'une fée a passé par là.

FERNANDE

Suis-je mieux?

VAREINE

Vous êtes très bien.

FERNANDE

Vous avez mal dit cela.

VAREINE

Mais non.

FERNANDE

Soyez sincère. Avouez que l'autre femme vous plaisait davantage.

VAREINE

Faut-il dire la vérité?

FERNANDE

Je vous y autorise.

VAREINE

Alors... oui !

FERNANDE

Vous m'étonnez... car, au fond, vous êtes un homme comme les autres.

VAREINE

Peut-être... mais, vous, vous ne ressembliez à personne.

(Et comme il respire la rose qu'elle a posée sur la table.)

FERNANDE

C'est une de vos roses, monsieur Vareine, mais promettez-moi de ne plus m'en envoyer.

VAREINE

Pourquoi?

FERNANDE

La première fois, j'ai été très touchée, très sensible; la seconde fois, elles m'ont fait plaisir; la troisième, elles m'ont un peu contrariée.

VAREINE

Vraiment?

FERNANDE

Oui.

VAREINE

Pourquoi?

FERNANDE

Parce que je connais le langage des fleurs.

VAREINE

Les miennes n'ont dû vous dire que mon profond respect. Soyez persuadée que vous avez en moi l'ami le plus sûr et le plus dévoué. Ce ne sont ni vos secrets que je désire connaître, ni vos joies que je veux partager... ce sont vos peines que je vous prie de me confier... si jamais vous en avez une... Nous avons tous besoin, à certaines heures, d'être compris, consolés, et je voudrais que vous puissiez vous dire : « Je puis compter sur celui-là, car il a pour moi une amitié profonde... oui, profonde... » Voilà tout ce que je vous demande. D'ailleurs, je ne crois pas avoir jamais prononcé un mot, un seul, qui ait pu vous blesser.

FERNANDE

Les femmes n'ont rien à craindre de ceux qui

parlent. Elles ont tout à redouter de ceux qui se taisent.

VAREINE

Alors, je vais vous parler.

FERNANDE, très gaie.

Non. Et puis, après tout, vous avez raison Dites-moi donc mille choses gentilles! Dites-moi ce que les hommes savent si bien dire à toutes les femmes! Que je suis la plus jolie et la plus séduisante! Dites-moi ce que vous avez dit hier à celle-ci et ce que vous direz demain à celle-là! Ayez l'air d'être sincère et, moi, j'aurai l'air de vous croire. Enfin, flirtons comme les autres, et, comme les autres, montons-nous la tête! La nuit, les mensonges se voient moins, et, quand le jour viendra, nous ne nous souviendrons même plus des phrases que nous aurons échangées. Ce sera la première fois que je permettrai à un homme de me parler de très près, et ce sera la première fois aussi que je l'écouterai sans révolte. Vous voyez que j'ai fait quelques progrès. Eh bien, allez, parlez, dites-moi des mots que vous ferez semblant de penser aujourd'hui et que vous oublierez demain...

VAREINE

Non. Je me sens incapable de débiter toutes les

frivolités que vous me demandez!... Je pourrais vous dire des paroles trop profondes ou trop graves... et vous ne me les pardonneriez pas.

FERNANDE

Si, si, je vous pardonnerai tout, allez, allez!

VAREINE

Excusez-moi, mais je ne sais pas faire mentir mon cœur. Si je vous disais tout ce qu'il contient, cela ne vous amuserait peut-être plus et vous m'écouteriez avec moins d'indulgence. Si je vous disais seulement ces trois mots : « Je vous aime! » si je vous les disais en tremblant, avec tant d'inquiétude dans la voix, qu'il me semblerait, à moi qui vous les dis, que je les prononce pour la dernière fois, qu'est-ce que vous me répondriez? Si je vous disais que je me sens comme perdu lorsque je ne vous vois pas, que vous êtes mon unique pensée et ma seule raison d'être? Si je vous disais enfin que je donnerais ma vie pour vous! Que répondriez-vous?

FERNANDE, *troublée.*

Oui... oui... vous avez raison, ne me dites plus rien.

(Bonnières entre en courant, décoiffé, très rouge, en nage.

BONNIÈRES, à madame Briey.

Vous n'avez pas vu madame de Lancey?

MADAME BRIEY

Non.

BONNIÈRES

Merci. (A Vareine.) Dites-moi, Vareine... (A Fernande.) Je vous demande pardon, chère madame... (A Vareine.) Vous n'auriez pas vu madame de Lancey?

VAREINE

Non.

BONNIÈRES

C'est affolant... je dois mener le cotillon avec elle...

VAREINE

Mais vous allez éclater, mon pauvre Bonnières!

BONNIÈRES

J'ai un peu chaud, oui

(Ils s'éloignent. Roger est entré; s'approchant de Fernande.)

ROGER

Dès mon arrivée, je me suis présenté chez

vous, on m'a dit que vous étiez souffrante. Vous allez mieux?

FERNANDE, en se levant, assez froide.

Oui, très bien.

ROGER

Excusez-moi si je ne vous ai pas demandé tout à l'heure de vos nouvelles, mais vous étiez si entourée...

FERNANDE

Vous êtes tout excusé.

—

ROGER

Nizerolles et Vareine m'ont fait mille compliments sur vous.

FERNANDE

Ils ont été très aimables, très prévenants, durant votre absence, nous sommes déjà de très vieux amis.

ROGER

Je suis ravi que vous ne vous soyez pas trop ennuyée.

FERNANDE

Merci.

(Un silence.)

ROGER

Votre oncle m'a dit qu'il avait l'intention de rester encore quelques semaines auprès de vous.

FERNANDE

En effet, si sa présence ne vous gêne pas trop, je vous en serai très reconnaissante.

(Elle prend sur un petit guéridon une cigarette et l'allume.)]

ROGER, en la lui retirant des lèvres.

Vous êtes folle!

FERNANDE

Pourquoi donc? madame de Lancey fumait bien tout à l'heure!

ROGER

Peu m'importe ce que font les autres. Je ne m'inquiète que de ce que vous faites.

FERNANDE, froidement.

Depuis quand? (Un silence. Et comme Roger porte la cigarette à ses lèvres.) Tiens, vous fumez donc, maintenant? Je croyais que vous ne fumiez jamais?

ROGER, en la jetant.

C'était pour avoir le goût.

(Le vieux duc de Ganges s'approche. Il tient à la main la marionnette dont s'est servie madame Trévoux pour jouer la pièce de Nizerolles. Sont entrés aussi madame de Lancey et d'autres invités.)

LE DUC, à Montclars.

Cher ami, je vous prie, présentez-moi à la marquise.

ROGER

Le duc de Ganges; la marquise de Montclars.

(Roger s'éloigne au bout de quelques instants.)

LE DUC

Je suis vraiment ravi de vous connaître, chère madame.

(Nizerolles entre et s'approche.)

FERNANDE

Oh! la jolie poupée!

LE DUC

C'est l'héroïne de la pièce de Nizerolles, est-ce vrai, cher ami? C'est la femme coupable.

NIZEROLLES

En effet, c'est bien elle!

FERNANDE, en la prenant.

Elle a de bonnes petites joues, la femme coupable!

LE DUC

N'est-ce pas? Malheureusement, pour lui faire remuer les bras, il faut, et c'est fort indécent, lui passer la main sous les jupes. (A la baronne qui s'approche.) Il paraît que nous soupons à la même table, belle amie?

LA BARONNE, sèchement, en s'éloignant à droite.

Mais non.

LE DUC, en s'éloignant à gauche.

Allons, tant mieux!

FERNANDE

Elle est gentille, la femme coupable!

NIZEROLLES

Tenez, j'ai justement dans ma poche le vieil ami de la famille. (Il sort sa marionnette. Le petit bonhomme

a des cheveux gris.) Il est gentil, n'est-ce pas? (En faisant marcher la poupée.) Bonjour, madame.

FERNANDE, l'imitant.

Bonjour, monsieur.

(Sans se regarder ni l'un ni l'autre.)

NIZEROLLES, faisant parler la poupée.

Vous avez un sourire charmant.

FERNANDE, l'imitant.

Je suis confuse.

NIZEROLLES

Quelle jolie poupée vous faites!

FERNANDE

Vous me trouvez à votre goût?

NIZEROLLES

Très... car vous êtes exquise.

FERNANDE

Hélas! pourquoi suis-je de bois?

NIZEROLLES

Hélas! pourquoi ai-je des cheveux gris?... Ah! si j'avais vingt ans de moins!

FERNANDE, comme si elle n'avait pas compris.

Que feriez-vous, petit bonhomme?

NIZEROLLES

Rien de plus... mais j'oserais vous dire mille folies qui me passent par la tête.

FERNANDE, gaiement.

Bonjour, monsieur.

NIZEROLLES, tristement.

Bonjour, madame. Ah! si je pouvais m'animer, vous ne vous doutez pas...

FERNANDE

Si, je me doute... mais nous ne sommes que de pauvres petits fantoches... Aussi, nous fait-on dire souvent des mots que nous devrions taire.

NIZEROLLES, en s'adressant à sa poupée.

Tu entends, mon « vieil ami de la famille », il

te faudra maintenant penser à ce que tu dis et ne plus dire ce que tu penses.

FERNANDE, en regardant Nizerolles, et très tendrement.

Donnez-moi la main... non, pas celle de la poupée... la vôtre.

NIZEROLLES, en la prenant.

Quel malheur que le cœur ne vieillisse pas!

(A ce moment, une bande d'invités montent en courant l'escalier du fond et disparaissent. Ceux qui sont au salon suivent le mouvement. Nizerolles sort aussi. Monsieur de Ferney s'approche de Fernande.)

FERNEY

Tu t'amuses?

FERNANDE, très gaie.

Mais oui.

FERNEY

Tu m'étonnes! Moi pas. Je les regardais tout à l'heure. Je les entendais surtout, je les trouvais sinistres. Leurs rires et leurs propos donnent envie de pleurer. Tiens, ils me font l'effet de leurs marionnettes. Ils ont la tête vide, comme elles, et, comme elles, ils parlent et s'agitent. On dirait qu'ils n'ont conscience ni des gestes qu'ils font, ni des mots qu'ils prononcent.

FERNANDE

Nous sommes tous plus ou moins des marionnettes, mon oncle.

FERNEY

Sais-tu que je ne te reconnais plus ?

FERNANDE

Qu'ai-je donc de changé?

FERNEY

Tout! Quand je t'ai vue, ce soir, au milieu de tous ces hommes, allant, venant, riant, je me suis demandé si c'était bien là ma petite Fernande! Et cette toilette! Tu as pris soin, avant de partir, de jeter un grand manteau sur tes épaules... et tu as eu raison... car je t'aurais dit de ne point venir ici aussi peu vêtue que tu l'es.

FERNANDE

On vous a dit que j'étais mal?

FERNEY

Non.

FERNANDE

Alors?

FERNEY

Mais je ne puis m'habituer à ta transformation.
Elle me fait l'effet d'un mensonge ou d'un défi.

FERNANDE

Mon oncle, il faudra vous commander un habit.

FERNEY

Laisse-là mon habit.

FERNANDE

Il est d'une autre époque.

FERNEY

Il me suffit amplement.

FERNANDE

Votre gilet n'est pas assez ouvert.

FERNEY

Ton corsage n'est pas assez fermé.

FERNANDE

Ne me grondez pas.

FERNEY

Je voudrais bien savoir ce qui se passe dans cette petite tête... Je voudrais savoir aussi quel est ton but?

FERNANDE

Je n'en ai aucun. Je veux essayer d'être heureuse par n'importe quel moyen.

FERNEY

Tu te grises?

FERNANDE, gaiement.

Mais non. Je sors le matin, l'après-midi, le soir; on me fait la cour, je m'amuse follement.

FERNEY

Lorsque tu prends ton air sincère, Fernande, c'est inouï comme on s'aperçoit que tu mens.

FERNANDE

Soit.

FERNEY

Pourquoi es-tu coquette?

FERNANDE

Parce qu'il faut l'être. Pour plaire, une femme

qui se respecte doit devenir une femme qu'on ne respecte plus.

FERNEY

Et c'est toi qui parles ainsi?

FERNANDE

Je ne suis plus votre petite élève, mon oncle. On m'a changée d'école et j'ai vite appris les leçons qu'on m'a données. Ce qui m'aurait écœuré hier, je le supporte fort bien aujourd'hui, et le sale regard des hommes qui descend de mes yeux à ma bouche ne me fait même plus rougir.

FERNEY

Fernande...

FERNANDE

Oui, je ne suis plus pareille. Et, cependant, j'apportais en me mariant une âme neuve, ardente et un cœur débordant d'amour. Ah! pourquoi faire tout cela! Voyez-vous, quand on ne peut pas faire sa vie selon son rêve, il faut faire son rêve selon sa vie. Il faut être parée aussi richement que possible pour se faire désirer et, si on veut de l'amour, le chercher ailleurs que sous son toit, dans une ou plusieurs aventures.

FERNEY

Toi, tu aimes toujours ton mari.

FERNANDE, l'air sincère.

Ah! grand Dieu, non! J'en fais le serment! C'est loin, ça!

FERNEY

Et tu n'aimes personne d'autre?

FERNANDE

Pas encore... mais cela viendra.

FERNEY

Fernande... Fernande... regarde-moi... non... regarde-moi bien en face... et, maintenant, ma Nade, dis la vérité à ton vieil oncle.

FERNANDE, pleurant.

J'ai du chagrin.

(Farandole. La bande des invités traverse par le salon se tenant par la main. Madame de Lancey, qui est la dernière, prend en passant la main de Ferney et l'entraîne. Fernande s'élance en courant pour les suivre, mais Roger lui barre la route.)

SCÈNE VI

ROGER, FERNANDE

ROGER, galant.

Voyons, restez un peu avec moi.

FERNANDE

Vous avez à me parler?

ROGER

Cette soirée vous amuse donc beaucoup?

FERNANDE

Oui.

ROGER

Vous n'êtes point trop lasse?

FERNANDE

Non, j'ai un peu chaud, voilà tout!

ROGER

A quelle table soupez-vous?

FERNANDE

A celle de monsieur Vareine.

ROGER

Vous ne craignez pas que cela vous fatigue de ne rentrer qu'au petit jour?

FERNANDE

Comme vous prenez soin de ma santé!

ROGER, un temps.

Quand je suis arrivé, tout à l'heure, j'avoue que j'ai eu une légère surprise.

FERNANDE

Pourquoi donc?

ROGER

J'étais habitué à vous voir si différente!

FERNANDE

Je ne pouvais décemment aller en soirée en costume tailleur.

ROGER

Je ne parle pas que de la toilette, bien que la vôtre soit un peu osée! Ne trouvez-vous pas?

FERNANDE

Du tout.

ROGER

Je le regrette.

FERNANDE

Est-ce vous qui le regrettez ou ces dames qui la critiquent?

ROGER, sèchement.

J'ai pour habitude de ne consulter personne. Il n'est point de bon ton de se dévoiler ainsi... et je me permets de vous le dire.

FERNANDE, nerveuse en s'éventant.

Dieu, qu'il fait chaud!

(Un temps.)

ROGER, galant.

Lorsque vous vous éventez, on a la sensation qu'il tombe des bouquets de violettes tout autour de vous. C'est exquis. (Un silence.) Cela ne vous ennuie pas, au moins, que je vous garde ainsi au lieu de vous laisser rejoindre cette bande de fous?

FERNANDE, indifférente.

Non... non...

ROGER

On vous a fait fête, ce soir.

FERNANDE

On a été poli.

ROGER

Plus que poli... tous ces hommes avaient l'air de vous posséder.

FERNANDE, coquette.

Vraiment.

ROGER

Et, d'ailleurs, cela ne paraissait point vous déplaire.

FERNANDE

Si vous voulez!

ROGER, en souriant.

Rassurez-vous, je ne suis pas jaloux!

FERNANDE

Je suis toute rassurée.

ROGER, en se rapprochant.

Votre robe a laissé une trace sur votre épaule.

(Il lui touche l'épaule.)

FERNANDE, se reculant.

Ça n'est rien.

ROGER

Ai-je donc la main si rude?

FERNANDE

J'ai été surprise.

ROGER

Désagréablement. Vous êtes très jolie, ce soir!

FERNANDE

Merci pour hier.

ROGER

Pourquoi vous mordez-vous les lèvres?

FERNANDE

Pour ne pas rire.

ROGER

Suis-je donc si comique?

FERNANDE

Non, vous êtes curieux

ROGER, *un peu nerveux.*

Ne vous éventez pas, je vous en prie.

FERNANDE

Cela vous gêne?

ROGER

Non... mais votre parfum me tourne un peu la tête, et puis, vous avez une façon de respirer qui donne à tout votre corps...

FERNANDE

Ne pas m'éventer, soit... mais ne pas respirer, vous m'en demandez trop.

(*Un temps.*)

ROGER

Vous tenez beaucoup à ce souper?

FERNANDE

Certes!

ROGER, *se rapprochant.*

Pourquoi ne pas rentrer maintenant?

FERNANDE

Quelle idée!

ROGER

Si j'insistais beaucoup?

FERNANDE

Ce serait du temps de perdu!

ROGER, se rapprochant encore.

Vraiment?

(Il la prend par la taille.)

FERNANDE, se dégageant.

Ah ça! vous êtes fou!

ROGER

Pourquoi donc?

FERNANDE

Mais, parce que...

ROGER, se rapprochant.

Vous avez la taille d'une souplesse...

FERNANDE

Laissez-moi, je vous en prie.

ROGER

Vous êtes nerveuse?

FERNANDE

Et vous grotesque.

(Un temps.)

ROGER, se reprenant.

En effet, je viens de me conduire comme un gamin.

FERNANDE, entre les dents.

Comme une brute.

ROGER

Excusez-moi et restez donc. Moi, je m'en vais. Amusez-vous bien.

FERNANDE

Bonne nuit!

(Il sort. Quelques secondes s'écoulent. Vareine entre.)

VAREINE

Je viens vous chercher. On se met à table.

(Il lui offre le bras. — Musique, bruit.)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Le boudoir-salon de Fernande. Au fond, grande fenêtre, sorte de baie. Balcon-terrasse donnant sur le jardin des Galtelli. Porte à droite, ouverte. Porte à gauche, fermée. Piano. Un téléphone placé sur une petite table, dans l'angle de la pièce. Lorsque la toile se lève, il est onze heures du soir. La fenêtre est ouverte. On entend la musique. Les Galtelli reçoivent. Tout le monde est assis au lever du rideau, les uns sur la terrasse, les autres dans le salon. M. de Ferney dort dans un fauteuil. Silence.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BRIEY, LA BARONNE, FERNANDE, VALMONT, puis BONNIÈRES

MADAME BRIEY

On se croirait en plein mois d'août !

LA BARONNE

Oui, il fait délicieux. Si le temps reste au beau, je quitterai Paris dans huit jours.

MADAME BRIEY

Avant le Grand Prix?

LA BARONNE

Surtout avant le Grand Prix!

VALMONT

Vous ne restez pas pour voir courir le cheval de Bonnières dans le prix des Étangs?

LA BARONNE

Monsieur Bonnières a donc une écurie de courses? Depuis quand?

VALMONT

Depuis la semaine dernière. Il n'a qu'un cheval, mais ses écuries sont superbes.

Un silence.

LA BARONNE, à Fernande.

Vous comptez les étoiles, ma chère petite?

FERNANDE

Non, j'admire le jardin des Galtelli. C'est illuminé, c'est féerique!

LA BARONNE

C'est vrai, vous allez tous, ce soir, à la soirée qu'ils donnent.

FERNANDE

Non, pas moi, Roger non plus, je crois.

MADAME BRIEY

Ces Italiens sont charmants!

LA BARONNE

Oh! tous les Italiens sont charmants! Ceux-là sont fort riches, paraît-il?

VALMONT

Follement. Ils ont un palais à Venise, un autre à Florence et ce merveilleux hôtel dont le haut des arbres frôle votre balcon.

LA BARONNE

Vraiment, il est inouï de voir comme on se rue chez des gens qu'on connaît à peine.

MADAME BRIEY

Galtelli fait partie du cercle de ces messieurs.

LA BARONNE

Je ne parle point pour vous, belle amie! Rassurez-vous, je n'ai nulle envie de dire du mal de ces marchands de soleil, que j'ignore complètement, et que j'ignorerai probablement toujours... (A Valmont.) Madame de Valmont vous laisse aller seul à cette soirée?

VALMONT, l'air heureux.

Oui, elle est un peu souffrante.

Bonnières entre.)

BONNIÈRES

Il y a plus de deux mille badauds en bas, devant l'hôtel des Galtelli. La rue est noire de monde et il n'est que onze heures! Je crois que cela va être très amusant!

FERNANDE

Que font ces messieurs?

BONNIÈRES

Enfouis dans de larges fauteuils, ils fument en digérant l'excellent dîner que vous nous avez offert. Vareine est triste comme à l'ordinaire, et Montclars écoute Nizerolles, qui raconte sans se

lasser ses premières amours et sa dernière aventure.

LA BARONNE

A quel âge Nizerolles se tiendra-t-il donc tranquille?

VALMONT

Nizerolles n'a point d'âge!

LA BARONNE

Il frise sa cinquante-sixième année, cependant.

BONNIÈRES

Oui... mais il est tout de même plus jeune que nous tous.

LA BARONNE

Le fait est qu'il est charmant, et fort séduisant encore. Il est de la vieille école.

VALMONT

De la vôtre, baronne.

LA BARONNE

La mienne, cher monsieur, était une école d'honnêtes femmes.

BONNIÈRES

Combien y avait-il d'élèves?

LA BARONNE

Vous avez trop d'esprit, mon petit Bonnières.

BONNIÈRES

Ramassant chaque jour les miettes du vôtre, baronne, j'ai fini par en avoir une provision.

LA BARONNE

Petit moineau, va!

BONNIÈRES

Vous ne m'en voulez pas?

LA BARONNE

Mais non, car, malgré vos défauts, vous êtes un très gentil garçon... et je vous aime bien. Or, vous le savez, je n'aime pas tout le monde.

BONNIÈRES

C'est ce qu'on m'a dit.

MADAME BRIEY

Je crois que M. Ferney s'est endormi complètement.

FERNANDE

Pauvre oncle! Je lui fais mener une telle vie depuis trois mois!

VALMONT

En effet... Il a dû trouver un certain changement.

FERNANDE

Pensez donc : il se mettait toujours au lit avant neuf heures et se levait dès que le coq chantait.

BONNIÈRES

Quand compte-t-il repartir?

FERNANDE

Il n'ose m'en parler. De temps à autre, il me dit timidement qu'il a écrit pour avoir des nouvelles de ses gens et de ses bêtes... mais il n'insiste pas et se contente de soupirer. Au fond, il doit m'en vouloir de le retenir aussi longtemps.

SCÈNE II

Les Mêmes, NIZEROLLES, ROGER, VAREINE

NIZEROLLES, entre, suivi de Roger et de Vareine.

Mais non... cent fois non... mille fois non.

FERNANDE

Qu'est-ce qu'il y a? Vous vous disputez?

NIZEROLLES

Personne n'a connu ici Henriette de Brissac, cela va de soi?

LA BARONNE

Henriette de Brissac, la fille du général de Brissac?

NIZEROLLES

Aucun rapport. Henriette de Brissac était une simple cocotte.

LA BARONNE

Qu'est-ce qu'elle faisait?

NIZEROLLES

Comment ce qu'elle faisait? Je vous répète que c'était une cocotte.

LA BARONNE

Ah! une cocotte... cocotte.

NIZEROLLES

Oui, une cocotte... cocotte. Eh bien, Roger m'affirme qu'elle est restée deux ans avec le vicomte de Brie.

ROGER

Si.

NIZEROLLES

Non. Le vicomte de Brie était avec une danseuse de l'Opéra, et sa mère, qui était une fort jolie femme d'ailleurs, était elle-même avec un gros marchand de soieries de Saint-Étienne. Pas la mère du vicomte, naturellement, la mère de la danseuse. Il ne faut pas me raconter des histoires !... Je sais ce que je dis !

BONNIÈRES, ironique.

Très intéressant !

LA BARONNE, de même.

En effet, c'est passionnant !

NIZEROLLES

Chère amie, vous ne pouvez pas comprendre.

ROGER

Et, moi, je soutiens que René de Brie...

NIZEROLLES

D'abord, il ne s'appelait pas René, il s'appelait François...

VALMONT

Eh mais !... Attendez donc... j'ai connu jadis un certain Joseph de Brie...

BONNIÈRES

Oh ! non ! Valmont ! je vous en supplie !... Nizerolles, vous savez qu'il est onze heures et demie et nous chantons en costume.

NIZEROLLES

Nous avons le temps, c'est pour minuit.

LA BARONNE

C'est vrai, vous faites partie tous deux du chœur napolitain.

BONNIÈRES

Oui, voilà ma musique, nous sommes douze hommes et douze femmes.

LA BARONNE

Et de nos amies, parmi ces dames ?

BONNIÈRES

Oui, madame de Lancey, madame de Mirmande, la baronne de Gers, madame de Jussy... (Nizerolles lui pousse le coude.) Quoi ?

NIZEROLLES

Rien.

BONNIÈRES

Ah! je croyais que vous me poussiez... madame de Jussy et la petite bossue, la princesse de Revers...

LA BARONNE

Vous serez très bien en Napolitain.

BONNIÈRES

Oui, je crois que j'aurai assez de chic.

LA BARONNE

J'en suis sûre.

ROGER

Valmont?

VALMONT

Cher ami?

ROGER

Soyez assez aimable pour dire à madame de Jussy qu'une forte migraine me retient à la chambre et qu'elle veuille bien m'excuser.

VALMONT

Parfait!

NIZEROLLES, à mi-voix.

Dites donc, Montclars?

ROGER

Plaît-il?

NIZEROLLES

Depuis ma dernière soirée, depuis un mois, par conséquent, c'est inouï le nombre de migraines que vous avez déjà eues.

ROGER

Je ne comprends pas.

NIZEROLLES

Je suis si bête... Eh bien, moi, l'autre soir, je vous ai très bien compris. Nous étions assis tous deux sur cette terrasse, dans l'ombre, et nous écoutions religieusement la marquise qui était au piano. Elle nous jouait du Mozart et nous en jouait si bien que nous n'osions bouger. Et puis, ce soir-là, elle était vraiment divinement jolie! La lampe qui l'éclairait jetait comme de l'or dans ses cheveux! De loin, sa bouche faisait l'effet d'une goutte de sang! Tout son corps frémissait, ses petits doigts semblaient courir les uns après les autres sur un ruban d'ivoire! Ils allaient si vite qu'on avait à peine le temps de les voir

passer. Nous nous taisions. Il y avait comme de la poésie dans l'air ! Et vous ne la quittiez pas du regard ! Oh ! ne vous en défendez pas !... je vous observais !... vos yeux si indifférents, si froids, à l'ordinaire, se fermaient à demi ! Ils la caressaient en quelque sorte et disaient si clairement tout ce que vous pensiez.... que j'entendais les mots que vous ne prononciez pas...

ROGER

Vous avez l'ouïe fine...

NIZEROLLES

Oui... j'entends assez bien lorsqu'on ne parle pas...

ROGER, en souriant.

Amoureux de Fernande ? Moi !... Après tout ce que je vous ai dit ! Quel drôle d'homme je ferais !

NIZEROLLES

Vous ne seriez pas plus drôle que vous ne l'êtes.

ROGER

Laissez-moi rire...

NIZEROLLES

Vous riez mal.

(Il s'éloigne.)

FERNEY, à mi-voix, en arrêtant Fernande que Vareine vient de quitter.

Fernande !

FERNANDE, saisie.

Mon oncle !

FERNEY

Oui... je ne dormais que d'une oreille seulement... J'ai entendu ce que M. Vareine te disait, je te supplie de ne plus écouter des paroles d'amour ! Reste l'honnête petite femme que tu es et que tu as toujours été.

BONNIÈRES

Allons, en route, Nizerolles.

NIZEROLLES

J'y suis, cher ami ! (Poignées de main.) Ma chère baronne...

LA BARONNE

Amusez-vous bien, bébé.

NIZEROLLES

Vous venez, Vareine ?

VAREINE

Oui, oui.

(Nizerolles et Bonnières sortent.)

FERNEY, appelant Roger à mi-voix.

Roger !

ROGER, souriant

Vous m'appelez ?

FERNEY, grave.

Oui.

ROGER, souriant.

Bon petit somme ?

FERNEY, de même.

Très bon.

ROGER, de même.

De jolis rêves ?

FERNEY

Roger, il faut absolument que nous causions. L'instant est sans doute mal choisi... mais il y a si longtemps que je désire vous parler !... Et puis, demain, je n'oserais peut-être plus... et je m'en voudrais alors de ne point vous avoir prévenu.

ROGER

Parlez.

FERNEY

Roger... Faites attention.

ROGER

A quoi?

FERNEY

A tout.

ROGER

Vous manquez de clarté.

FERNEY

Oui, faites attention!... Trouvez dans ces deux mots tout ce que je n'ose vous dire.

ROGER

Pourquoi n'osez-vous pas? Qui vous empêche d'être plus net, et pourquoi cet air mystérieux? De quoi s'agit-il?

FERNEY

Il s'agit de vous, Roger... et de Fernande... de Fernande surtout.

ROGER, inquiet.

De Fernande?

FERNEY

Oui... prenez garde.

ROGER, de même.

Prendre garde... à quoi?

FERNEY

Il m'est très difficile de vous dire mes craintes... mais, voyez-vous, il est des heures dangereuses et je tremble que votre bonheur, le sien, soit compromis à tout jamais.

ROGER, nerveux.

Expliquez-vous... qu'a-t-elle fait? Parlez, précisez.

FERNEY

Je n'ai rien à préciser... ce soir, je pense à votre avenir, et j'ai peur, voilà tout.

ROGER, se reprenant, indifférent.

Quelle est cette comédie?... Et pourquoi ces sous-entendus?

FERNEY

Il n'y a point là de comédie, je vous l'affirme. Il y a un vieux brave homme qui vous montre la route et les abîmes qui la bordent. Une femme va droit son chemin... jusqu'au jour où, lasse, découragée... elle tourne brusquement.

ROGER

Fernande est honnête.

FERNEY

Certes... mais, croyez-moi, Roger, la femme la plus honnête peut être vaincue malgré elle. Tout s'use, même le cœur! Une minute suffit et tout est oublié. Or, il y a certains hommes qui guettent cette minute-là! Enfin, Fernande n'a que vingt-quatre ans, faites attention.

ROGER, en souriant.

Regardez-moi donc! Voudriez-vous me rendre jaloux, par hasard?

FERNEY

Rendre jaloux ceux qui ne savent pas aimer est une tâche bien au-dessus de mes forces.

ROGER, froidement.

Que Fernande fasse ce que bon lui semble. Ne lui ayant pas donné d'amour, je n'ai pas le droit d'en exiger d'elle.

FERNEY

J'aurai fait mon devoir.

ROGER

Merci. Je n'ai nulle inquiétude. (Haut.) Valmont, je vous avais demandé tout à l'heure de vouloir

bien m'excuser auprès de madame de Jussy... n'en faites rien, je vous prie, je vous accompagne.

VALMONT

Parfait, cher ami.

FERNANDE, simplement.

Vous allez à cette soirée?

ROGER

Oui, décidément, j'y vais.

FERNANDE, souriante.

A votre aise.

MADAME BRIEY

Au revoir, chère amie, à très bientôt, j'espère.

FERNANDE

J'irai vous voir ces jours-ci.

VAREINE

Au revoir, chère madame. Quand me permettez-vous de venir vous rendre visite?

FERNANDE, résolue.

Venez quand vous voudrez.

LA BARONNE

Qui me met en voiture?

FERNANDE

Mon oncle, si vous le voulez bien.

LA BARONNE

Je refuse. Monsieur de Ferney doit être mort de fatigue.

FERNEY

Du tout, chère madame.

LA BARONNE

Eh bien, vous allez me mener jusque chez moi, et ma voiture vous reconduira, voulez-vous?

FERNEY

Avec plaisir, j'ai besoin d'air

LA BARONNE

Au revoir, chère petite.

FERNEY.

Te reverrai-je, Fernande?

FERNANDE

Oui, je vous attendrai.

FERNEY

Profites-en pour répondre à cette lettre que tu as reçue.

FERNANDE

C'est cela. (Au valet de pied.) Éteignez.

(Ils sortent. Fernande va vers la terrasse, regarde quelques secondes, puis redescend. Elle veut lire, mais sa pensée est ailleurs. Elle laisse le volume. Elle aperçoit sur le piano le morceau de musique que Nizerolles a oublié. Elle le prend, se met au piano. Elle joue. Or, tandis qu'elle joue, Nizerolles entre.)

SCÈNE III

NIZEROLLES, FERNANDE

FERNANDE

Oh! que vous m'avez fait peur!

NIZEROLLES

Excusez-moi, mais j'avais laissé là ma musique.

FERNANDE

La voici.

NIZEROLLES

Merci.

FERNANDE

Et votre costume?

NIZEROLLES

Je vais aller le mettre. Entre nous, je crois que nous allons être tous assez ridicules... Il y a des petits Napolitains, il y en a des grands, il y en a des gras, il y en a des maigres... Ah! quand nous serons tous sur une même ligne, cela sera gentil! Bonnières prononce l'italien avec un parfait accent anglais... Trévoux est lugubre... Langeac chante faux...

FERNANDE

Et vous?

NIZEROLLES

Oh! moi, je n'ai aucun mérite... ma nourrice était Italienne et j'ai vécu deux ans avec une Napolitaine.

FERNANDE

Vous souvenez-vous, au moins, du nom de toutes vos maîtresses?

NIZEROLLES

Oui... à peu près. Et puis, j'ai chez moi, dans un joli petit coffret, tout parfumé d'iris, toutes leurs lettres d'amour!

FERNANDE

Les relisez-vous souvent?

NIZEROLLES

Non. Elles sont là, rangées par ordre alphabétique, et toutes cravatées de rose... mais je n'ai jamais osé en ouvrir une seule.

FERNANDE

Il doit y en avoir de jolies, cependant.

NIZEROLLES

Toutes étaient jolies à l'heure où je les recevais.

FERNANDE

Vous deviez être très bon, très doux et très aimant.

NIZEROLLES

Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je ne veux en relire aucune?... elles me rappelleraient ce que vous venez de me dire si gentiment... Voilà ce que tu as été... Voilà ce que tu ne peux plus être... Et ce sont des mots qui font mal.

FERNANDE

Vous exagérez, Nizerolles.

NIZEROLLES

Non... non... je sens fort bien que je ne peux plus plaire.

FERNANDE

Mais si.

NIZEROLLES

Et, cependant, tout est à mon avantage dans ce joli petit cadre!... une lumière très douce... qui fait qu'on m'aperçoit à peine... des fleurs qui embaument... un ciel d'Italie... et vous... vous, la plus jolie, la plus gracieuse et la plus femme des femmes.

(Il lui prend la main.)

FERNANDE

Sauvez-vous vite, vous allez être en retard.

NIZEROLLES

Et vous restez là, toute seule!

FERNANDE

J'y suis habituée... et puis, il est minuit bientôt...

NIZEROLLES

Qui aimez-vous?

FERNANDE

Sauvez-vous vite.

NIZEROLLES

Qui aimez-vous ?

FERNANDE

Personne.

NIZEROLLES

Dois-je dire à Roger...

FERNANDE, vivement.

Non, pas un mot, je vous en prie.

NIZEROLLES

Vous ne savez même pas ce que je voulais dire.

FERNANDE

Je ne veux pas le savoir.

NIZEROLLES, affirmatif.

Avouez-le... c'est lui que vous aimez ?

FERNANDE

Non.

NIZEROLLES

Si ! Il vous fait trop souffrir encore... pour que vous ayez le temps de penser à un autre.

FERNANDE

Il y a longtemps que je ne souffre plus.

NIZEROLLES

Vous dites cela en regardant la pendule.

FERNANDE

Je dis cela en songeant au bonheur qui saura me faire oublier toutes les douleurs passées.

NIZEROLLES

Allons, je m'en vais sur ce joli mensonge! Bonne nuit!

FERNANDE

Merci.

NIZEROLLES, ému.

J'ai pour vous une profonde tendresse.

FERNANDE

J'ai pour vous, mon bon ami, une amitié très tendre.

Il va pour sortir. Vareine entre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, VAREINE

VAREINE

Eh bien, Nizerolles — je vous demande pardon, chère madame — on vous attend... on vous demande de tous côtés... Vous leur avez dit : « Je vais chercher ma musique », et vous ne revenez plus.

NIZEROLLES

La voilà ! Tous les Napolitains sont là?

VAREINE

Oui, tous, dépêchez-vous, on va commencer le chœur sans vous.

NIZEROLLES

Soyez tranquille, je les rattraperai. (En italien.) *Passate, signore. Buanotti, signora.*

FERNANDE

Mille grazie.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

FERNANDE, seule, puis VAREINE

(Un grand silence. On entend la musique. Fernande va sur la terrasse, elle écoute. Dans le lointain, on entend le chœur napolitain. Vareine est revenu sur ses pas. Il est là depuis quelques secondes. Il n'ose avancer. Il se décide cependant. Fernande se retourne et l'aperçoit.)

FERNANDE

Pourquoi êtes-vous revenu sur vos pas... c'est mal !

VAREINE

Ne me grondez pas... mais, depuis que je suis parti... depuis que je vous ai quittée... je suis triste à mourir !... Et puis, je ne voulais pas de cet au revoir si froid que vous m'avez donné tout à l'heure, j'en voulais un moins banal, pour moi seul... et c'est pour cela que j'ai désiré vous revoir.

FERNANDE

Quel grand enfant vous faites !

VAREINE

Je voulais ce sourire que vous avez en ce moment. Lorsque je vous ai aperçue d'en bas, sur cette terrasse, je ne sais pourquoi, mais j'ai cru, ce soir, que je vous voyais pour la dernière fois !

Tous les mots d'amour qui me venaient aux lèvres, j'avais envie de les crier dans la nuit.

FERNANDE

Vous n'êtes pas raisonnable.

VAREINE

Hélas ! si je raisonnais, je ne vous en aimerais pas moins, alors, à quoi bon ?

FERNANDE

Il est minuit... et je suis seule chez moi... il faut que vous vous retiriez.

VAREINE

Jamais peut-être je ne retrouverai cette minute-là. J'ai tant de choses à vous dire.

FERNANDE

Vous me les direz plus tard.

VAREINE

Plus tard n'est pas une date...

FERNANDE

Donnez-moi la main gentiment, et retournez vite à cette soirée ..

VAREINE

Fernande !

FERNANDE

Partez !

VAREINE

Depuis que je vous connais, je ne vis plus !... Je vous aime éperdument !... Je vous supplie de me croire !

FERNANDE

Je ne crois plus à rien.

VAREINE

Et, moi, je crois follement depuis que je vous aime ! Vous avez fait de moi un homme nouveau ! Je ne savais plus souffrir, je souffre comme à vingt ans et toutes mes illusions sont revenues en foule !

FERNANDE

Les miennes sont déjà si lointaines que je ne me souviens plus si j'en ai jamais eu.

VAREINE

Mon cœur a su garder pour vous tant de trésors de tendresse qu'il les fera toutes renaître sans que vous vous en doutiez. Fernande... vous êtes mon unique pensée...

FERNANDÉ, troublée.

Partez, partez !...

VAREINE

Non, écoutez-moi... vous n'avez à craindre que des paroles d'amour !... Tous mes jours sont à vous ! Je sais ce que vous faites ! Je sais où vous allez ! Toutes mes nuits sont à vous, car elles sont sans sommeil... et je vous écris des lettres que vous ne lirez jamais... Je n'ai qu'une idée, qu'une pensée ! Vous, toujours ! Je vous aime à la folie !

FERNANDE, plus troublée.

Taisez-vous !...

VAREINE

Le soir, quand je suis seul chez moi, je vous attends comme si vous deviez venir ! Oui, c'est vrai, par moments, je crois que vous êtes là... Je vous prends dans mes bras et vous dis mille fois, sans que vous l'entendiez : « Fernande, je vous aime ! »

FERNANDE

Taisez-vous... Taisez-vous...

VAREINE

Vous m'en voulez?

FERNANDE

Je devrais vous en vouloir... Ah! si vous saviez le désarroi dans lequel je me débats... La tête me tourne... Je n'arrive pas à mettre de l'ordre dans mes idées!... Je vous demande pardon de vous dire tout cela, mais j'étouffe ce soir!...

VAREINE

Fernande!

FERNANDE

Pensez donc, j'ai rêvé, moi aussi! J'ai rêvé à la pression d'une main qui vous donne le frisson d'un baiser! J'ai rêvé à la joie de sentir son cœur battre éperdument, sans raison, tout simplement parce qu'un regard, en passant, a caressé vos yeux! J'ai rêvé follement, ardemment, à toutes les choses puériles, passionnées, enivrantes, que saurait me dire l'homme que j'aimerais! J'ai rêvé! J'ai rêvé! Et je l'ai rencontré, cet homme, et je l'ai habillé, ce mannequin, de mes plus chères illusions! Et toutes sont tombées en loques!

VAREINE

Tout passe, tout s'oublie.

FERNANDE

Ah! si vous saviez la souffrance d'attendre, la

gorge sèche d'anxiété, un mot de douceur et n'entendre qu'une phrase banale et indifférente! Si vous saviez le grand vide qui se fait alors en soi! Le mot d'amour qu'on espère toujours et qui ne vient jamais. Et j'ai souffert tout cela sans rien dire! J'ai tant de détresse en moi que je n'ai pas eu, tout à l'heure, la sagesse de vous imposer silence... Tous les mots que vous venez de me dire, je ne les ai jamais entendus...

VAREINE

Je vous aime.

FERNANDE

...Alors, ils me grisent...

VAREINE

Jurez-moi que vous n'aimez plus ailleurs.

FERNANDE

Mes pensées se heurtent et s'embrouillent... je ne sais plus si j'aime... je ne sais plus si j'ai jamais aimé... je ne sais plus si j'aimerai jamais.. je ne sais plus rien! Je ne sais plus rien! Je ne sais plus rien!

VAREINE

Oh! je voudrais... je voudrais vous emporter loin d'ici! Ah! oui, partir tous deux vers des pays de soleil, de lumière et de joie! Serrés l'un

contre l'autre, regarder avec les mêmes yeux! N'avoir qu'un cerveau et qu'un cœur! Vous voir vivre enfin! Fernande, partons, l'amour est la seule chose qui compte dans la vie!...

FERNANDE

Ah! pour Dieu! ayez pitié de moi... de mes angoisses... de ma détresse...

VAREINE

Un mot... un mot d'espoir...

FERNANDE

Oui... non... partez... partez...

(On entend le chœur napolitain.)

VAREINE

Voyez, j'ai mes lèvres à la portée de vos lèvres et je n'ose les effleurer de peur de vous offenser.

FERNANDE, avec force.

Partez... je vous en supplie!

VAREINE, en se reculant.

Je vous adore!

FERNANDE, d'une voix éteinte.

Partez!

(Il sort. Quelques secondes s'écoulent. Ferney rentre.)

SCÈNE VI

FERNANDE, FERNEY

FERNEY

Fernande.

FERNANDE, surprise.

Ah! c'est vous, mon oncle.

FERNEY

Oui... (Un temps.) Dis-moi, n'est-ce pas monsieur Vareine que j'ai croisé? Je croyais qu'il était parti en même temps que nous, tout à l'heure?

FERNANDE

Il était parti, en effet, mais il est revenu chercher la musique que Nizerolles avait oubliée.

FERNEY

Pourquoi monsieur Nizerolles n'est-il pas venu la chercher lui-même?

FERNANDE

Je ne sais pas.

FERNEY

Il n'avait point de musique à la main... Es-tu

bien sûre qu'il ne soit revenu ici que pour cela? *Fernande ne répond pas.* Voyons, Fernande... quelle folie médites-tu?

FERNANDE, *nerveuse.*

Ah! comme vous avez vite fait de dire des grands mots! Oui, c'est vrai, je sens en moi une femme nouvelle! Une minute a su me faire tout oublier! je reviens à la vie! J'ai droit à l'amour, j'ai droit au bonheur!... Je veux être heureuse et je le serai.

FERNEY

Calme-toi... je t'en prie.

FERNANDE

Enfin, j'ai donc rencontré un cœur qui a su lire dans le mien! Et moi qui doutais de tout, qui me croyais mortellement blessée, me voilà guérie comme par enchantement! Ce cri d'amour, ce cri qui jette de la lumière en vous, ce cri que j'attendais depuis si longtemps... il chante encore à mon oreille délicieusement et je ne me souviens même plus si j'ai jamais pleuré!

FERNEY

Crois-tu?... Es-tu bien sûre que tu n'aimes plus Roger?

FERNANDE

Oui, j'en suis sûre, c'est fini... bien fini!... Depuis trois mois, je n'ai pensé qu'à le chasser de mon cœur, et, ce soir, brusquement, il en est parti tout seul!

FERNEY

Tu n'aimes plus ton mari?

FERNANDE

Non.

FERNEY

Tu me jures?

FERNANDE

Je vous le jure.

FERNEY

Après tout, cela vaut peut-être mieux ainsi.

FERNANDE

Pourquoi?

FERNEY

Parce que je prévoyais pour toi des peines nouvelles.

FERNANDE

Ah!

FERNEY

Oui... Je ne te les aurais certes pas racontées...

mais, après tout ce que tu viens de me dire, je peux, je dois le faire. Cet incident ne te touchera guère, sans doute... mais il servira à libérer un peu plus ta conscience.

FERNANDE, inquiète.

Dites!

FERNEY

Je dois t'avouer cependant que, depuis un mois, j'avais cru, j'avais espéré que Roger... je le trouvais changé à ton égard... Enfin, je m'imaginais qu'il t'aimait... Je me suis trompé... et je t'assure que je suis tombé de mon haut lorsqu'en sortant, tout à l'heure, je l'ai entendu dire au portier : « Il est inutile de m'attendre, je ne rentrerai que demain. »

FERNANDE, en poussant un cri et en courant sonner.

Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai!

FERNEY, en voulant l'arrêter.

Fernande!

Mais le valet de pied entre.

FERNANDE, très simple, très calme.

Il n'y a plus personne à l'hôtel, on peut fermer; il est inutile de veiller, je n'ai plus besoin de vous.

LE VALET

C'est que monsieur le marquis n'est pas rentré, madame.

FERNANDE

Est-ce que monsieur le marquis n'a pas prévenu qu'il ne rentrerait que fort tard?

LE VALET

Non, madame la marquise, monsieur le marquis m'a donné l'ordre de l'attendre et m'a dit qu'il serait de retour dans une heure!

FERNANDE

C'est bien, merci.

(Il sort. Un long silence.)

FERNEY, en baissant la tête.

Je te demande pardon. (Un temps.) Tu m'en veux, Fernande? Oui, je te demande pardon. Je sentais que je n'arriverais pas à te convaincre! Seule, tu étais capable de te prouver à toi-même que tu mentais... (Un temps. Fernande ne répond pas.) Ma petite Fernande, ne prends pas cet air grave et triste... Dis-moi que tu ne m'en veux pas? (Silence.) Je te le répète : Roger t'aime... j'en ai la conviction! (Fernande se tait.) Allons, c'est fini? Avoue que tu n'en veux plus à ton vieux bonhomme d'oncle?

Non?... Si?... (Il l'embrasse.) Ma chérie!... Allons, viens te reposer, maintenant, il se fait tard.

FERNANDE

Non... Je n'ai pas envie de dormir... et puis, je dois répondre à la mère de Roger.

FERNEY

Comment, ça n'est pas encore fait?

FERNANDE

Je vais écrire.

FERNEY

C'est cela... va... je t'attends. (Elle va s'asseoir, prend du papier, une plume, et écrit. A peine a-t-elle tracé deux lignes qu'elle déchire.) Ça ne va pas?

FERNANDE

Non. Venez vous asseoir là, près de moi, et dictez-moi comme lorsque j'étais toute petite. Je ne sais vraiment que lui dire. Cette femme que je hais, qui a fait mon malheur, si, si, mon malheur... puisqu'elle savait que Roger ne m'aimait pas. Elle m'embrasse, me questionne et me parle comme si jamais je n'avais connu le bonheur avant d'avoir rencontré son fils! Comment taire tout l'écœurement qu'il y a en moi!

FERNEY

Garde-toi bien de le lui dire. Elle le répéterait à Roger et c'est ce qu'il ne faut pas. Pour conquérir le cœur de certains hommes, vois-tu — et Roger est de ceux-là — il faut savoir porter beau et sourire lorsqu'on souffre. Non, crois-moi, n'en fais rien, et, pour la première fois de ma vie, je te conseille le mensonge!

FERNANDE

Alors, dictez-moi.

FERNEY

Écris. Tu permets? (Il sort un cigare.) Ça me donne des idées. (Il se promène un instant de long en large.) *Ma chère mère...* (Et comme Fernande le regarde.) Oui... ces trois mots tombent difficilement de ta plume! Je comprends cela. Donner ce titre à celle qui ne vous a ni élevée, ni gâtée, ni soignée, ni veillée... ça fait l'effet d'un vol! Bah! écris tout de même, c'est l'intonation qui donne de la valeur aux mots. (Il dicte et bourru.) *Ma chère mère...* (Parlé.) Oui, comme ça c'est mieux... (Il dicte.) *Ma chère mère, Excusez-moi si je ne vous ai pas répondu plus tôt, et laissez-moi vous dire que je vous suis reconnaissante de m'avoir donné de vos nouvelles, malgré les rhumatismes dont vous souffrez...*

FERNANDE

Mais, cette fois, elle ne s'en plaint pas, mon oncle.

FERNEY

Es-tu sûre?

FERNANDE

Certaine... voici sa lettre...

FERNEY

C'est vrai, elle ne s'en plaint pas. Tant pis! Alors, coupe les rhumatismes. C'est dommage, ça faisait bien. (Il dicte.) *...de vos nouvelles, un point. Ici tout est calme et la saison touche à sa fin...*

FERNANDE, répétant.

...A sa fin ..

FERNEY, il dicte.

...Aussi, je ne sais comment vous faire comprendre avec quel plaisir indescriptible je reprendrai le train qui me ramènera là bas! Revoir mes champs, mes prairies, mes arbres et ma rivière! retrouver mon vieux Bob et ma bonne vieille pipe dont l'odeur vous incommode si fort!... quitter ce Paris...

FERNANDE

Mon oncle...

FERNEY

Quoi donc?

FERNANDE

Vous oubliez que c'est moi qui écris et vous me dictez ce que vous pensez.

FERNEY

Je te demande pardon, mon enfant... en effet... je n'y étais plus. (Lui prenant la tête dans ses mains.) Ma petite!... C'est l'heure, vois-tu, qui ne vaut rien... Ah! mon Dieu! Tu devrais aller te reposer, Fernande...

FERNANDE

Je vais essayer.

FERNEY

Tu me le promets?

FERNANDE

Je vous le promets.

FERNEY

C'est cela, va, ma chérie, nous reprendrons cela demain. A demain. Bonne nuit.

FERNANDE

Bonne nuit, mon oncle.

(Ferney sort.)

SCÈNE VII

FERNANDE, seule, puis ROGER.

(Elle éteint et sort. On entend le timbre du téléphone. Elle revient et va à l'appareil. Elle écoute.)

FERNANDE, en reconnaissant la voix de Vareine.

Comment, c'est vous! Vous avez osé!... Oui... oui... je comprends... Mais c'est d'une imprudence... mais si, mon ami, c'est fou... c'est fou... je ne suis seule que depuis quelques secondes à peine. (A ce moment Roger entre. Il reste sur le seuil de la porte, et, les bras croisés, il écoute.) Oui... non... si... Ah! pour Dieu, si vous m'aimez vraiment, ne commettez plus de pareilles folies!... Oui... oui... je vous promets... j'ai confiance... je sens vos paroles sincères... (Elle écoute, puis répond.) Mais songez donc à ce que vous me dites... je ne puis partir ainsi, tout abandonner... laissez-moi réfléchir... Oui, c'est cela... plus tard... Au revoir... au revoir...

(Roger se précipite. Fernande pousse un cri, il lui arrache le récepteur des mains.)

SCÈNE VIII

ROGER, FERNANDE

ROGER, *en se contenant.*

A qui parliez-vous? Je vous jure que je ne suis pas poussé par la jalousie... mais je veux savoir qui se permet de vous demander, à une heure du matin, chez moi? Quel est l'homme assez bête pour commettre une pareille sottise! Et, vous, comment ne vous êtes-vous pas dit que vous pouviez être surprise! C'est trop stupide, vraiment. (*Un temps.*) A qui parliez-vous?

FERNANDE

Peu vous importe.

ROGER, *plus nerveux.*

Eh bien, je vous fais le serment que vous allez me le dire. (*Il donne de la lumière.*) Et n'allez pas croire que c'est parce que je crains le ridicule... du tout... mais je ne saurais admettre que la marquise de Montclars se conduise comme une aventurière.

FERNANDE

Vos paroles ne me blessent pas.

ROGER, s'échauffant de plus en plus.

Ah! vous pouvez vous vanter d'avoir été vite en besogne. Où sont-ils, vos airs craintifs et vos yeux baissés? La petite fille sournoise que vous étiez n'a pu jouer son rôle jusqu'au bout! Il était trop pesant. Vous n'en pouviez plus! Moi, je vous avais devinée dès les premiers jours. Sous votre robe de pensionnaire, se cachait une petite âme perverse! Où les autres lisaient : « Vertu », moi je lisais : « Mensonge ». Pour tous, vous arriviez neuve et voilée comme une vierge. Le voile était trop lourd, vous étouffiez dessous.

FERNANDE

Peut-être...

ROGER

Pendant des mois vous avez su vous taire. Don admirable! Pas un mot, pas une plainte! Vous m'aimiez, disiez-vous...

FERNANDE

Certes... je vous aimais...

ROGER

Vous mentez... Le but était atteint, c'est tout ce que vous désiriez. En moins d'un mois, votre simplicité factice s'effondra, et subitement, aux

yeux étonnés de tous, on vous vit transformée! Le sourire aux lèvres, la gorge nue, vous alliez coquetant avec celui-ci, flirtant avec celui-là!...

FERNANDE

Comme tant d'autres...

ROGER

Il s'agit de vous en ce moment, et non des autres. Il s'agit de mon honneur.

FERNANDE

Alors, à cause de votre honneur, il faut que je laisse fuir mes plus belles années! A cause de votre honneur, toute joie m'est interdite. Je vis à vos côtés, certes, et, parfois, vous daignez vous apercevoir que j'existe, et cela doit me suffire? Eh bien, non! D'ailleurs, nous ne comprenons pas l'honneur de la même façon.

ROGER

L'honneur...

FERNANDE

L'honneur, c'est le devoir et le respect de soi-même! Faire d'une jeune fille sa femme, prêter serment, puis effacer de sa mémoire l'acte qu'on vient de signer... Je me demande si c'est bien là l'honneur dont vous me parlez.

ROGER

Lorsqu'on s'appelle la marquise de Montclars...

FERNANDE

Lorsqu'on s'appelle le marquis de Montclars, lorsqu'on est aussi fier de son nom que vous l'êtes, on ne méprise pas aussi insolemment un amour naïf qui s'offre passionnément à vous. Vous m'avez donné l'exemple, j'ai été votre élève, et j'ai profité de vos leçons. Tant pis si je les ai bien apprises.

ROGER

Vous allez me dire à qui vous parliez.

FERNANDE

Je ne vous dirai rien.

ROGER

Vous allez me dire à qui vous parliez.

FERNANDE

Je ne vous dirai rien. Cet amour que vous avez refusé, j'avais le droit de le porter à un autre.

ROGER

Ce droit où l'avez-vous pris?

FERNANDE, *avec force.*

C'est vous qui me l'avez donné... Ayez plus de mémoire. Et, cependant, durant des mois, j'ai lutté... car, quoi que vous pensiez, je vous ai follement aimé, je le jure devant Dieu...

ROGER

Ah! ah!

FERNANDE

Et je n'ai jamais menti. Durant des mois, j'ai subi, sans rien dire, vos reproches immérités et vos humiliations. Vous en étiez arrivé à oublier que j'étais votre femme, et, devant vos amis, vous osiez parler de vos infidélités. Et pourtant, c'est vrai, j'ai eu le courage de me taire et de sourire. Vous auriez été trop heureux si j'avais pleuré devant vous et je ne voulais pas vous donner la joie de me voir souffrir. Eh bien, oui, sachez-le, j'ai souffert...

ROGER

Vous mentez!

FERNANDE

Oui, j'ai passé des nuits à vous attendre, ne m'endormant qu'au petit jour, lorsque je vous entendais rentrer...

ROGER

Vous mentez! Vous mentez!

FERNANDE

Oui, j'ai tout accepté, tout supporté, et j'ai été assez lâche pour ne pas me sauver d'ici, car je vous aimais malgré tout...

ROGER

Ah! ah!

FERNANDE

Lorsque, par hasard, vous me preniez dans vos bras, je fermais les yeux... pour vous voir tel que je vous désirais. Je me mentais à moi-même!... Voilà où j'en étais arrivée! De la jeune fille que j'étais, vous aviez fait de moi une femme qui ne savait déjà plus l'âge qu'elle avait. J'étais vieille avant d'avoir vécu...

ROGER

Des phrases!

FERNANDE

Mais, subitement, tout s'éclaira en moi! Et je me sentis revivre! Je compris enfin que je venais de vous juger.

ROGER

Vraiment?

FERNANDE

Oui. J'avais jugé l'être que j'aimais, je l'avais analysé... disséqué... Il n'en restait plus rien! En une seconde, je devins une autre femme! Tout me criait que j'avais été folle d'attendre et d'espérer! En vous regardant vivre et aimer, je me dis que j'avais le droit de vivre et d'aimer comme vous!

ROGER

Taisez-vous.

FERNANDE

Je me dis que j'avais un cœur et un cerveau comme vous! Et j'oubliai tout!... Vos départs, vos intrigues, et toutes les larmes que vous m'aviez fait verser! Vous m'avez brisée, meurtrie, déchirée, mais, ce que vous n'avez pas pu tuer en moi, c'est la femme! Voilà ce que je voulais vous dire. Je n'ai plus rien à ajouter. Adieu.

ROGER

Restez! Vous allez rester là, vous ne sortirez pas avant de m'avoir tout dit. Allons, il était donc bien au courant de mes faits et de mes gestes pour vous demander à une heure pareille?... Comment savait-il que je n'étais pas là?... Du reste, j'aurais dû m'en douter... déjà votre oncle m'avait mis sur mes gardes... et, vingt fois, j'ai failli revenir sur mes pas!...

FERNANDE

Il fallait revenir... Vous eussiez mieux fait.

ROGER

Et vous parliez de partir, de réfléchir!... Non, non, ne croyez pas que vous vous sauverez ainsi. Je suis là! Et je vous garde! Non pour mon plaisir, car je vous hais, entendez-vous bien? Je vous hais... car vous êtes venue dans ma vie alors que je ne vous désirais pas! Je hais toute votre petite personne faite de mensonge, de vices et de perfidie. (En la saisissant à la gorge.) Allons, avec qui m'avez-vous trompé? à qui vous êtes-vous donnée?... Et moi qui n'avais jamais senti comme ce soir... Parlez... je veux que vous me parliez!... Je ne sais plus si j'ai envie de vous prendre dans mes bras... ou si j'ai envie de vous tuer... Je vous défends de me regarder! fermez vos yeux qui me rendent lâche... Je ne veux plus vous voir... (En la repoussant.) Je vous hais!

(Il sort.)

FERNEY, entrant.

Que se passe-t-il?

FERNANDE

Ce n'est rien, mon oncle... C'est Roger qui vient de me dire enfin qu'il m'aimait.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Même décor. Onze heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

ROGER, LE VALET DE PIED, NIZEROLLES

(Roger va, vient, nerveux. La porte s'ouvre et le valet de pied entre.)

ROGER

Eh bien?

LE VALET DE PIED

Monsieur Nizerolles me suit, monsieur le marquis.

ROGER

Je ne recevrai personne d'autre.

LE VALET DE PIED

Bien, monsieur le marquis.

ROGER

Et, dites-moi, que mes malles soient prêtes pour sept heures. Monsieur de Ferney n'est pas encore sorti?

LE VALET DE PIED

Non, monsieur le marquis.

ROGER

C'est bon. Allez. (Nizerolles entre. Le valet de pied sort.) Ah! bonjour, cher ami. Pardonnez-moi si je vous ai fait chercher de si bon matin.

NIZEROLLES

Vous plaisantez! Cependant je vous préviens que je dors encore debout. Cette petite fête ne s'est terminée qu'au petit jour, et j'ai filé un des derniers. Vous ne me demandez pas avec qui? Avec madame Sainty. Parole! Je l'ai déposée devant sa porte, elle m'a ramené chez moi, ensuite je l'ai redéposée chez elle... bref, nous avons fait trois fois le trajet. Nous avons vu le soleil se lever. C'était exquis. J'en suis très amoureux. Comment la trouvez-vous?

ROGER

Charmante, mais dites-moi...

NIZEROLLES

Voyons, elle est mieux que charmante. Depuis deux ans que son mari est mort, c'est inouï ce qu'elle a embelli. Je l'ai d'ailleurs beaucoup connu, lui. L'animal! Il se grisait tous les soirs comme un portefaix! Elle m'a raconté qu'une heure avant sa mort il avait encore eu la force de demander une fine champagne 65. On la lui apporta et, à peine l'eut-il goûtée, qu'il brisait son verre contre le mur en s'écriant :... « Une autre, celle-ci sent le bouchon. » Est-ce beau, hein? Elle a des dents, et des yeux et une bouche!... Mais puis-je savoir pourquoi vous m'avez prié de passer?

ROGER

Asseyez-vous. Eh bien, voilà, je quitte Paris ce soir.

NIZEROLLES

Vous quittez Paris ce soir?

ROGER

Oui.

NIZEROLLES

Et vous allez?

ROGER

En Espagne d'abord, après je verrai.

NIZEROLLES

En Espagne! Comme cela, tout d'un coup! Vous ne m'en avez pas soufflé mot hier chez les Galtelli. Et c'est parce que vous partez ce soir que vous m'avez dérangé de si bon matin? Quelle drôle d'idée!

ROGER

Excusez-moi, mais j'ai un service à vous demander.

NIZEROLLES

Alors vous êtes tout excusé, et si je peux vous être utile en quoi que ce soit...

ROGER

Oui... tout à l'heure, j'abuserai sans doute de votre complaisance.

NIZEROLLES

Je vous en prie. Et la marquise, part-elle avec vous?

ROGER

Pourquoi me demandez-vous cela?

NIZEROLLES

Ai-je été indiscret?

ROGER

Du tout! (Un silence.) Nizerolles, pendant mon absence, pendant que j'étais à Montreux, il y a deux mois, qui avez-vous rencontré ici?

NIZEROLLES

Quel rapport?

ROGER, nerveux.

Dites, parlez, ne me posez pas de questions... et répondez-moi.

NIZEROLLES

Mon Dieu... je ne me souviens guère... je suis venu assez souvent... Vareine aussi... Bonnières.

ROGER, vivement.

Passez! Passez!

NIZEROLLES

Madame de Valmont, la baronne Durieu, madame de...

ROGER, même jeu.

Le nom des hommes... Le nom des hommes seulement...

NIZEROLLES

Ma foi, vous savez, je ne me rappelle plus.

ROGER

Hier au soir, vous êtes revenu ici?

NIZEROLLES

Oui, chercher ma musique.

ROGER

Que faisait Fernande? Où l'avez-vous trouvée?

NIZEROLLES

Au piano! Ah çà! qu'est-ce qui vous prend?

ROGER, avec force.

Fernande a un amant. Et vous savez qui c'est.

NIZEROLLES

Devenez-vous fou?

ROGER

Je n'ai jamais été si lucide. En moins de quelques mois vous êtes devenu son ami le plus cher, et vous connaissez trop les femmes pour ne pas savoir tout ce qu'elles ne vous disent pas.

NIZEROLLES

Tenez, je vais me recoucher. Vous êtes trop bête!

ROGER, l'arrêtant.

Oui, mais pas avant de m'avoir juré sur l'honneur que vous n'êtes au courant de rien.

NIZEROLLES

Ah çà! voyons, est-ce moi qui ai mal dormi, ou est-ce vous qui n'êtes pas éveillé! Me faire jurer sur l'honneur... à onze heures du matin! C'est trop stupide, vraiment!

ROGER

Croyez-moi, Nizerolles, je n'ai nulle envie de plaisanter.

NIZEROLLES

C'est sérieux?

ROGER

Très sérieux, et, pour la seconde fois, je vous prie de me jurer sur l'honneur...

NIZEROLLES

Mais, je vous jure sur l'honneur, je vous jurerai tout ce que vous voudrez. Nous avons tous fait, plus ou moins, la cour à votre femme, en gens

bien élevés que nous sommes, et moi-même, je ne m'en cache pas, je lui ai dit, comme tant d'autres, mille choses aimables...

ROGER

Il ne peut être question de vous.

NIZEROLLES

Votre confiance m'honore, tout en me blessant un peu.

ROGER

Non, quittez cet air badin, je vous en conjure, et venez à mon aide si vous le pouvez.

NIZEROLLES

Allons, allons, mon petit, vous battez la campagne! Votre femme, un amant! Qu'est-ce que vous allez chercher là?

ROGER

J'en suis sûr! Hier au soir, j'ai quitté brusquement la soirée, et, lorsque je suis revenu, je l'ai surprise au téléphone, et j'en ai assez entendu pour être certain de ce que j'avance. Voyons, Nizerolles, mon bon Nizerolles, nous sommes de vieux amis, je sais l'amitié sincère que vous avez pour moi... dites-moi la vérité... il me la faut... j'en ai besoin, vous me la devez.

NIZEROLLES

Encore une fois, je ne sais rien... et je me demande si c'est bien vous qui me parlez.

ROGER, nerveux.

Oui, c'est moi, c'est moi.

NIZEROLLES

Je vous ai vu hier au soir si gai, si tranquille, et, permettez-moi de vous le dire, si indifférent...

ROGER, de même.

Eh bien, je mentais, là! Je mentais! Je ne voulais donner à personne le droit de connaître mes pensées!

NIZEROLLES

Mon pauvre ami!... Si vous saviez comme il est difficile de déguiser son cœur et si vous saviez aussi, lorsqu'on aime, comme certains sourires ressemblent à des grimaces! Il y a longtemps que je vous avais deviné.

ROGER, de même.

C'est entendu!... Vous aviez compris que je l'aimais... alors que je l'ignorais moi-même! Vous voyez tout! Vous savez tout! Vous êtes le bon Dieu, là.

NIZEROLLES

Calmez-vous !

ROGER

Oui... Excusez-moi... pardonnez-moi. Je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je fais. Lorsque je l'ai surprise là, comment ne l'ai-je pas tuée, je me le demande encore ! Je me suis sauvé d'ici comme un fou, et j'ai marché dans la rue, droit devant moi, au hasard ; en rentrant, je croyais la trouver éveillée, et debout, elle aussi ! Non ! Elle dormait, entendez-vous, Nizerolles ! Il faisait nuit dans sa chambre et sa porte était close. Oui, elle dormait, tandis que j'allais, que je venais, que je tournais dans cette pièce, comme une bête dans sa cage. Alors, je me mis à fureter, à fouiller partout comme un gamin. Je vidai les tiroirs, forçai le secrétaire et j'attendis le jour, impatient de vous voir et de vous questionner. Et vous êtes là ! Et je ne suis pas plus avancé qu'avant ! Oui, voilà où j'en suis ! Je ne vois plus clair... je ne comprends plus... je n'y suis plus... Voilà... Voilà !

NIZEROLLES

Écoutez-moi, Roger !

ROGER

Ah ! si c'est cela, l'amour ! Que Dieu m'en pré-

serve! Devenir grotesque et lâche, à l'occasion! Ah! non, non, pas cela! Elle parlait de partir, qu'elle parte donc! Peu m'importe, après tout, le nom de celui qui me remplace! Ce qui est fait est fait! Et la faute est commise! Ah! si je pouvais savoir, pourtant! Si je trouvais!... Riez, Nizerolles, riez!... Mais si, riez donc, vous en mourez d'envie! Je ne suis plus qu'un pauvre être stupide et ridicule!

NIZEROLLES, tendrement.

Mais non... et je vous comprends si bien.

ROGER

Et c'est ainsi depuis des semaines! oui, depuis des semaines, j'ai passé mes soirées ici, à ses côtés, sans oser lui parler! Tandis qu'elle lisait et que je faisais, moi, semblant de lire, mes yeux ne pouvaient se détacher des siens!... Tout en elle me révoltait jadis, tout en elle me bouleverse et m'attire maintenant. Cette femme dont la poignée de main seule me glaçait autrefois... aujourd'hui, lorsque je la frôle, cette main, il me semble que mon cœur s'arrête et je ne trouve plus un mot!... Je la fuyais!... Je la cherche!... Elle ne m'aime plus, et voilà que je l'aime, à présent! Je me demande si j'ai toute ma raison et si je ne deviens pas fou!... J'ai envie de tout casser... de tout briser... et je souffre comme un enfant! Vous

voyez, je vous avoue tout sans détours... je ne me cache pas!... je me montre à vous tel que je suis... j'ai mal... et je vous le dis!... Ah! Nizerolles, si vous vous doutiez de ce qui se passe en moi!

(Il cache sa tête dans ses mains.)

NIZEROLLES

Si je m'en doute! Ah! mon cher petit, vous n'êtes qu'un débutant, et c'est votre première blessure!... Hier, vous étiez fort, sûr de vous, héroïque... Aujourd'hui, vous pleurez, vous n'êtes plus qu'un homme! Et cependant, je vous le jure, vous n'êtes pas ridicule.

ROGER

Si.

NIZEROLLES

Moi aussi, j'ai été lâche... et puis après? Quel est l'homme qui n'a jamais pleuré devant une femme? Qu'on me le montre et je lui dirai qu'il est plus à plaindre que nous? Ce qui était ridicule, c'était de ne pas aimer à votre âge!... Pleurez donc toutes les larmes que vous auriez dû verser depuis longtemps déjà... vous êtes en retard! Ah! que ne donnerais-je pas pour revivre ces heures-là!... (Un silence.) Voyons, dites-moi, qu'allez-vous faire?

ROGER

Je ne sais pas. Mais, avant ce soir, j'aurai pris une décision.

(Ferney entre.)

SCÈNE II

LES MÊMES, FERNEY

ROGER

Qu'est-ce que c'est? Ah! c'est vous?

FERNEY

Oui, c'est moi. Bien le bonjour, monsieur Nizerolles.

NIZEROLLES

Bonjour, monsieur de Ferney.

(Un silence.)

FERNEY

Je ne vous savais pas si matinal.

NIZEROLLES

Lorsque je me couche tard, je me lève généralement très tôt.

FERNEY

Tiens!

NIZEROLLES

Oui. (Un silence.) Alors, voilà... je me sauve.

ROGER

Avant de vous en aller, cher ami, puis-je vous prier de me rendre un léger service?

NIZEROLLES

Mais, comment donc?

ROGER

Quittant Paris ce soir...

FERNEY

Vous quittez donc Paris?

ROGER

Oui. (A Nizerolles.) Pourriez-vous déposer chez mon notaire la lettre que je vais vous remettre? Le temps d'y ajouter une ligne et je suis à vous.

NIZEROLLES

Faites, faites... je vous attendrai.

ROGER

Merci. D'ailleurs, si vous voulez venir me rejoindre...

(Il sort.)

SCÈNE III

NIZEROLLES, FERNEY

NIZEROLLES

Alors, monsieur de Ferney?

FERNEY, *sur le même ton.*

Alors, monsieur Nizerolles?

NIZEROLLES

Ça n'est pas vrai, n'est-ce pas?

FERNEY

Qu'est-ce qui n'est pas vrai?

NIZEROLLES

Excusez-moi, mais Roger vient de m'apprendre quelque chose que je ne peux pas, que je ne veux pas croire.

FERNEY

Et quoi donc, monsieur Nizerolles?

NIZEROLLES

Il est persuadé que sa femme le trompe. Pardonnez-moi de vous répéter la chose aussi brutalement... mais je vais aller le rejoindre, il veut partir, et je serais ravi de pouvoir lui affirmer...

FERNEY

Je suis désolé de ne pouvoir vous répondre, monsieur Nizerolles, mais je ne sais rien de ce qui s'est passé entre Fernande et Roger depuis hier au soir. De ma chambre, vers une heure du matin, il m'a bien semblé entendre le bruit d'une querelle pendant quelques minutes... mais, tout étant rentré dans le silence, je ne me suis pas inquiété.

NIZEROLLES

Alors, vous ignorez?...

FERNEY

Tout, monsieur Nizerolles.

NIZEROLLES

Voyons, monsieur de Ferney, mieux que personne, vous savez que votre nièce est incapable d'avoir commis cette vilaine action.

FERNEY

Encore une fois, je ne sais rien et ne veux rien savoir. Mon séjour ici a plus que suffisamment duré, aussi je n'aspire plus qu'au repos... Depuis que je suis à Paris, j'ai vieilli de quinze ans! L'air qu'on y respire est mauvais... oui, j'ai besoin de calme, de solitude... et je serais heureux surtout d'entendre parler d'autre chose que d'amour.

NIZEROLLES

Vous ne pouvez cependant pas les laisser se séparer ainsi... Rapprochez-les! Questionnez-la!...

FERNEY

Non, vraiment, je ne m'en sens pas le courage.

NIZEROLLES

Si vous l'aviez vu comme je l'ai vu tout à l'heure, vous reviendriez sur votre décision, j'en suis certain.

FERNEY

Non. Il a fait trop de mal à cette petite pour que j'aie pitié de lui!

NIZEROLLES

C'est lui qui souffre le plus en ce moment, croyez-moi!

FERNEY

Une enfant si pure, si droite... Tenez, je préfère ne pas y penser.

NIZEROLLES

Alors?

FERNEY

Alors, qu'il agisse à son gré, qu'il parte, qu'il reste, cela le regarde, mais ne me chargez de rien!

NIZEROLLES

C'est bien.

FERNANDE, *entre.*

Tiens, bonjour, Nizerolles.

NIZEROLLES

Bonjour, chère amie. Au revoir, cher monsieur de Ferney.

FERNEY

Au revoir, monsieur Nizerolles.

(*Nizerolles sort.*

SCÈNE IV

FERNANDE, FERNEY

FERNANDE

Que se passe-t-il? Que faisiez-vous avec Nizerolles? Pourquoi ce bonjour si froid, et pourquoi est-il sorti si brusquement lorsque je suis entrée?

FERNEY

Tu ne le devines pas? Mais parce que tout va bien, ma petite Nade.

FERNANDE

Vraiment?

FERNEY

Voyons, aurais-je l'air aussi gai, si la victoire n'était pas aussi complète?

FERNANDE

Alors, parlez, dites vite!

FERNEY

Eh bien, ton mari est plus que jamais persuadé que tu l'as trompé. Il est comme fou, il ne s'est pas couché de la nuit, il achève ses malles, et, dès ce

soir, il veut quitter Paris! Oui, sois heureuse! Avant une heure, j'en suis sûr, il viendra t'annoncer qu'il divorce! Ah! ma petite, ma petite, que je suis content pour toi!

FERNANDE

Ah çà! mon oncle, vous perdez la raison! Vous ne pensez pas à ce que vous dites!

FERNEY

Mais si.

FERNANDE

Mais non... car je ne veux pas qu'il parte!

FERNEY

Il ne s'en ira pas. Sois tranquille!

FERNANDE

Pourquoi lui mentir plus longtemps?

FERNEY

Parce qu'il t'aime!

FERNANDE

Alors, pourquoi ne pas lui dire toute la vérité?

FERNEY

Ah! ma pauvre enfant, tu vas reperdre tout le terrain que tu as si bien gagné.

FERNANDE

Mon oncle, écoutez-moi...

FERNEY

Mais écoute-moi donc, toi aussi! Ne sois pas folle! C'est en regardant les femmes, vois-tu, que j'ai appris à si bien connaître les hommes! Or, ton mari est de ceux qui ne s'en vont pas. Il t'a désirée d'abord, parce que d'autres lui ont fait voir que tu étais désirable; il t'a aimée ensuite à cause de ton indifférence et de tes attitudes; il t'adore, maintenant, parce qu'il croit que tu l'as trompé!

FERNANDE

Mon oncle, je vous en prie, appelez-le; je vous jure, moi, qu'il partira! Dites-lui que j'ai menti, dites-lui...

FERNEY

Va donc le lui dire toi-même! Oui... va le rejoindre, va te jeter à son cou et avoue-lui que tu n'as jamais cessé de l'aimer. Tu verras tout de suite l'effet de cet aveu! Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'il est donc difficile de faire le bonheur

de ceux qu'on aime!... Et toi, toi qui m'as étonné par ta finesse, toi qui as su le transformer, tu vas en une seconde détruire tout ce qui lui plait, tout ce qui l'attire et tout ce qui l'a rapproché de toi! Je t'en conjure, n'en fais rien! Tes façons que je blâmais jadis... je te supplie de les garder maintenant! Hier au soir, tu as été assez forte pour te taire... sois-le davantage aujourd'hui!... et laisse-le venir. Ah! Seigneur, quel métier tu me fais faire!

FERNANDE

Si je suis vos conseils, je sens que je suis perdue!

FERNEY

Si tu m'écoutes, au contraire, je te dis que tu es sauvée.

FERNANDE

S'il me croit coupable, pourquoi voulez-vous qu'il revienne?

FERNEY

Tais-toi! (Roger entre. Il va vers la table où se trouvent des journaux, des papiers. Il fait semblant de chercher quelque chose. Puis il sort.) Tu vois... il rôde déjà... Laisse-le venir! Tu joues tout ton bonheur, en ce moment, ma petite Fernande, ne va pas le gâcher par une imprudence! Tu tiens le fil de la marionnette, tiens-le bien, ou gare!...

FERNANDE

Mon oncle, vos raisonnements me font peur!

FERNEY

Et dire que vous êtes toutes les mêmes! Vous cessez d'être femme au moment précis où vous devriez l'être cent fois plus. Quelle misère!

FERNANDE

Eh bien, je vous écouterai, dites-moi ce qu'il faut faire?

FERNEY

Ce que j'ai fait moi-même. Gagne tes années de bonheur comme j'ai gagné les miennes! Défends-toi jusqu'à la dernière minute, et surtout ne faiblis pas lorsqu'il te serrera dans ses bras. Je comprends, j'ai l'air de te raconter des histoires de l'autre monde et tu penses que je suis bien vieux pour savoir encore comment il faut s'y prendre pour se faire aimer. Tu te trompes. Les vieux cœurs, vois-tu, sont comme ces bons vieux chevaux qu'on attelle devant les plus jeunes pour leur apprendre leur métier! Il les guident, les calment, les rappellent à l'ordre... et savent aussi leur éviter toutes les pierres du chemin... Ils sont si souvent tombés!

FERNANDE

Mon oncle !

FERNEY

Moi aussi j'adorais ma femme, et pourtant elle ne m'aimait pas. Le début de mon mariage fut donc semblable au tien... avec cette différence que je n'avais, pour me défendre, ni ta jeunesse, ni ta beauté. Je sus si bien la conquérir, cependant! Une pauvre petite lettre d'amour, écrite par moi, que je m'étais adressée, qui traînait sur ma table, il n'en fallut pas davantage pour qu'elle me trouvât tout de suite plus séduisant. Elle crut que je l'avais trompée, je le lui ai laissé croire, et ce ne fut que plus tard, lorsque je fus sûr d'elle, que je lui avouai la vérité.

FERNANDE

Alors, vraiment, si je disais à Roger que je l'ai trompé...

FERNEY

Non !... ne lui dis pas que tu l'as trompé...

FERNANDE

Alors?

FERNEY

Mais ne lui dis surtout pas que tu ne l'as pas trompé.

FERNANDE, ahurie.

Tenez, mon oncle, je n'y suis plus!

LE VALET DE PIED, en entrant.

Monsieur le marquis fait demander si madame la marquise veut bien le recevoir.

(Et comme elle hésite.)

FERNEY, bas.

Dis oui.

FERNANDE

Oui.

(Le valet de pied sort.)

FERNEY

Tu vois, il vient sans qu'on l'appelle. Tout ira bien, je te le promets. A tout à l'heure!

(Ferney sort.)

SCÈNE V

FERNANDE, ROGER

ROGER entre, il a l'air gêné. Il parle lentement, ne trouvant pas ses mots.

Pardonnez-moi... si j'ai troublé la conversation que vous aviez avec monsieur de Ferney... mais

les heures passent... j'ai diverses choses à régler avant mon départ... car on a dû vous apprendre sans doute que je quittais Paris ce soir...

FERNANDE

Oui.

ROGER

... Et je ne voudrais pas attendre la dernière minute... Tout d'abord, je vous prie de vouloir bien excuser mon emportement d'hier; j'ai perdu tout sang-froid, toute dignité, et ce n'est point dans mes habitudes. Et maintenant, avant de vous dire mes intentions, puis-je vous demander ce que vous comptez faire?

FERNANDE

Mais je ne sais pas... Je n'ai pas encore réfléchi...

ROGER

Ah!... Moi, j'ai eu tout le temps de penser. Nizerolles remettra à mon notaire une lettre que je viens d'écrire. Rassurez-vous, il n'est question dans cette lettre que de vos intérêts, non des miens; je lui annonce aussi mon idée arrêtée de me séparer de vous. Je parle d'incompatibilité d'humeur... jugeant inutile de lui donner la vraie raison... Vous m'approuvez, n'est-ce pas?

FERNANDE

Oui.

ROGER

Merci. (Un temps.) Voilà... c'est tout ce que je voulais vous dire... De votre côté, n'avez-vous rien à me demander ?

FERNANDE

Non !

ROGER, très ému.

Alors... Adieu, Fernande...

FERNANDE, très émue, elle aussi, et après une seconde d'hésitation.

Adieu... Roger...

(Il se dirige vers la porte. Elle tend les bras vers lui comme pour l'appeler... mais il s'arrête et revient sur ses pas. Elle reprend son attitude première.)

ROGER

Ah! jusqu'à nouvel ordre, je ne préviendrai pas ma mère. Il sera toujours temps de lui apprendre cette mauvaise nouvelle. Voilà... Voyons... je n'oublie rien? non, c'est tout. Pour nos amis, vous direz ce que bon vous semblera. Chargez-moi au besoin, je n'y vois pour ma part aucun inconvénient... Et maintenant je n'ai plus

qu'à vous souhaiter du bonheur, de la joie... enfin, tout ce que vous désirez... Vous voyez que je ne suis pas très... comment dirai-je? que je ne suis pas un très mauvais homme... Un autre aurait tenu, malgré tout, à une explication... il aurait voulu savoir... Moi, je ne vous questionne pas... je trouve cela inutile, pénible, et peu digne de moi. Vos réponses, d'ailleurs, ne changeraient rien à ce qui est, n'est-il pas vrai? (Et comme Fernande ne répond pas.) Mon seul regret, voyez-vous, est de vous avoir aimée au moment précis où vous ne m'aimiez plus... car je veux croire que vous m'avez aimé un peu.

FERNANDE

Je vous ai follement aimé.

ROGER

Ce que je vous reproche, c'est de m'avoir trompé sans élégance, sournoisement, lâchement. Il fallait me redemander votre liberté. On ne retient pas une femme de force, je vous l'aurais donnée. Après, vous auriez agi à votre guise... Il ne fallait pas surtout me laisser me rapprocher de vous... car vous êtes trop femme pour ne pas avoir senti tout le trouble qui s'emparait de moi chaque fois que vos yeux se posaient sur les miens. Non, tout cela n'a pas été très joli, convenez-en!

FERNANDE

Je ne voudrais pas, Roger, vous adresser le moindre reproche, et cependant rappelez-vous seulement toutes les paroles blessantes que vous m'avez dites dès notre arrivée à Paris. Certes, vous avez été plus brave que je ne l'ai été... moi je vous aurais préféré moins courageux, je vous le jure. Avec quelle franchise vous m'avez crié que vous ne m'aimiez pas, que vous ne m'aimeriez jamais! Avec quelle netteté vous m'avez fait comprendre tout ce qui vous éloignait de moi... Mais voilà... c'est vous qui frappiez... vous ne vous souvenez plus...

ROGER, la tête basse et faiblement.

Oui... oui... tout cela est juste!

FERNANDE

Et voilà que vous m'aimez maintenant.

ROGER, des larmes dans la voix.

Ah! Fernande, pourquoi faut-il que vous m'ayez trompé!

FERNANDE

Pourquoi faut-il que vous m'ayez si peu comprise! Ah! Roger!...

ROGER

Parlez, maintenant. Vous voyez bien que je guette vos paroles! Je t'aime à la folie, entends-tu?... Et je sens que la lâcheté me gagne!

FERNANDE

Roger... Roger...

ROGER

A cette minute, j'ai besoin de savoir. Il faut que je sache; que vous soyez cruelle, peu m'importe! car seule la vérité me donnera le courage de m'éloigner de vous. Est-ce dans un moment de folie que vous m'avez trompé? Dites! Dites!

FERNANDE, luttant.

C'est fou! C'est fou!

ROGER

Voyez, c'est moi qui pleure devant vous à présent; je me traîne à vos genoux, Fernande, parlez! Je vous en supplie! Dites-moi de partir, dites-moi que je n'ai pas le droit de rester.

FERNANDE

Si, reste, Roger, je veux que tu restes.

ROGER

Ah! si j'étais sûr que vous m'aimiez un jour.

FERNANDE

J'essaierai. (Il l'embrasse. Ferney entre.) Ah! mon oncle!

FERNEY, bas.

Eh bien, avais-je raison? Tu es heureuse?

FERNANDE

Oui.

FERNEY

Et moi aussi, parce que je vais pouvoir enfin m'en aller.

RIDEAU

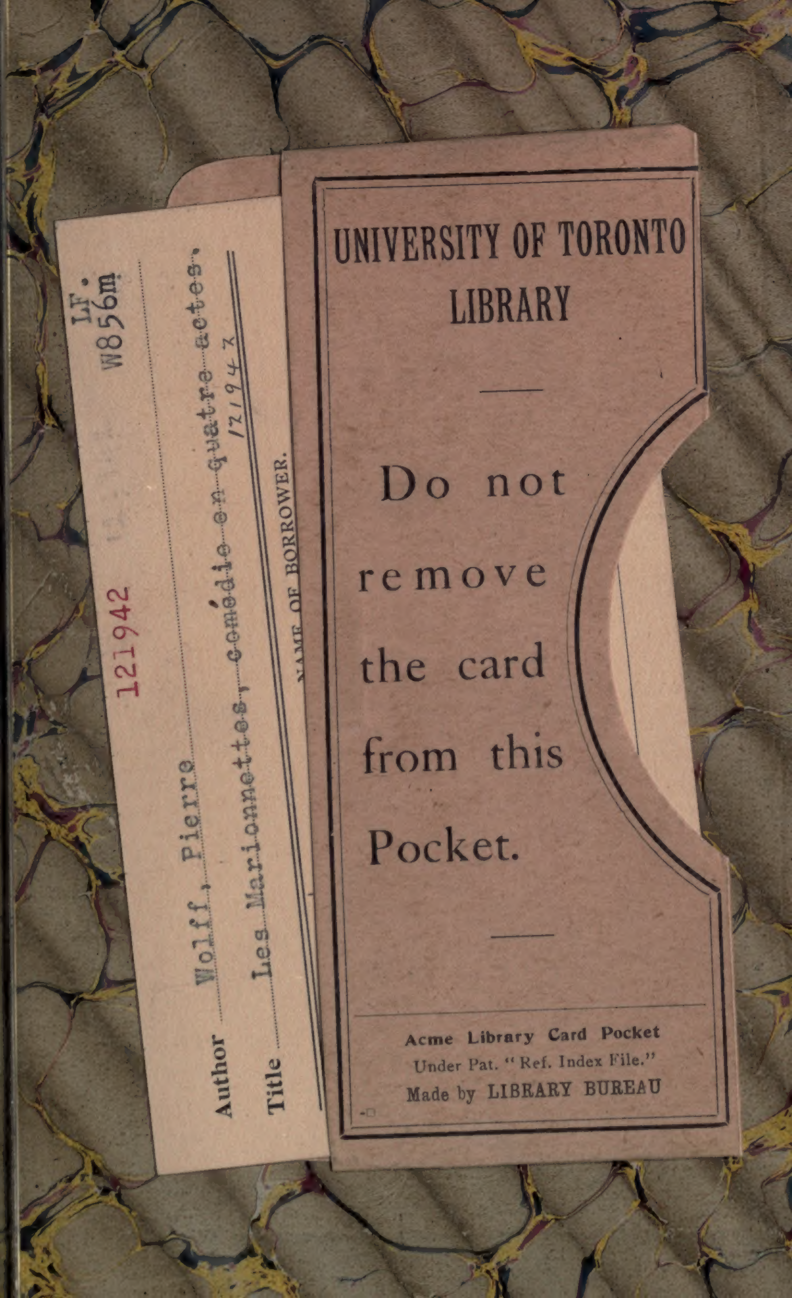
Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 5998.

CHOIX DE PIÈCES

BATAILLE (HENRY). **L'Enchantement; Maman Colibri** .... 3 fr. 50
— **Le Masque; La Marche nuptiale** .... 3 fr. 50
— **La Vierge folle**. Pièce en 4 actes .... 3 fr. 50
BENELLI (SEM). **La Beffa**. Drame en 4 actes. Transposition en vers français par JEAN RICHEPIN .... 3 fr. 50
BERNSTEIN (HENRY). **Le Bercail**. Comédie en 3 actes .... 3 fr. 50
— **La Rafale**. Pièce en 3 actes .... 3 fr. 50
— **Le Voleur**. Pièce en 3 actes .... 3 fr. 50
— **Israël**. Pièce en 3 actes .... 3 fr. 50
— **Samson**. Pièce en 4 actes .... 3 fr. 50
BOUHÉLIER (SAINT-GEORGES DE). **Le Carnaval des Enfants**. Pièce en 3 actes .... 3 fr. 50
CAPUS (ALFRED). **La Veine**. Comédie en 4 actes .... 3 fr. 50
— **Les Deux Ecoles**. Comédie en 4 actes .... 3 fr. 50
— **La Châtelaine**. Comédie en 4 actes .... 3 fr. 50
— **Notre Jeunesse**. Comédie en 4 actes .... 3 fr. 50
— **Les Deux Hommes**. Pièce en 4 actes .... 3 fr. 50
— **L'Oiseau blessé**. Comédie en 4 actes .... 3 fr. 50
CAPUS (A.) et DESCAVES (L.). **L'Attentat**. Pièce en 3 actes .... 3 fr. 50
DONNAY (MAURICE). **Théâtre complet**. Tomes I, II, III et IV, chacun .... 3 fr. 50
DONNAY (M.) et DESCAVES (L.). **Oiseaux de passage**. 4 actes .... 3 fr. 50
DUVAL (G.) et ROUX (X.). **Le Chant du Cygne**. Comédie en 3 actes .... 3 fr. 50
FAUCHOIS (RENÉ). **Beethoven**. Pièce en 3 actes, en vers .... 3 fr. 50
FRONDAIE (PIERRE). **Montmartre**. Pièce en 4 actes .... 3 fr. 50
KISTEMAECKERS (HENRY). **Le Marchand de Bonheur**. Comédie en 3 actes; **La Blessure**. Pièce en 5 actes .... 3 fr. 50
MAETERLINCK (MAURICE). **Monna Vanna**. Pièce en 3 actes .... 2 fr. »
— **Joyzelle**. Pièce en 5 actes .... 3 fr. 50
— **La Tragédie de Macbeth**, de W. SHAKESPEARE. Traduction nouvelle, avec une *Introduction* et des *Notes* .... 3 fr. 50
MAGRE (MAURICE) et GAILHARD (ANDRÉ). **La Fille du Soleil**. Tragédie lyrique en 3 actes (Poème et partition) .... 3 fr. 50
MENDÈS (CATULLE). **Médée**. Tragédie en 3 actes, en vers .... 3 fr. 50
— **Scarron**. Comédie tragique en 5 actes, en vers .... 3 fr. 50
— **Glatigny**. Drame funambulesque en 5 actes et 6 tableaux, en vers .... 3 fr. 50
— **Sainte Thérèse**. Pièce en 5 actes et 6 tableaux, en vers .... 3 fr. 50
— **L'Impératrice**. Pièce en 3 actes et 6 tableaux .... 3 fr. 50
— **Théâtre en prose** .... 3 fr. 50
— **Théâtre en vers** .... 3 fr. 50
MIRBEAU (OCTAVE). **Les Mauvais Bergers**. Pièce en 5 actes .... 3 fr. 50
— **Les Affaires sont les Affaires**. Comédie en 3 actes .... 3 fr. 50
— **Le Foyer**. Comédie en 3 actes (avec THADÉE NATANSON) .... 3 fr. 50
RICHEPIN (JACQUES). **Cadet-Roussel**. Comédie en 3 actes, en vers .... 3 fr. 50
— **La Marjolaine**. Pièce en 5 actes, en vers .... 3 fr. 50
— **Xantho chez les courtisanes**. Comédie en 3 actes, en vers .... 2 fr. 50
RICHEPIN (JEAN). **Par le Glaive**. Edition in-8 .... 4 fr. »
— **La Glu**. Drame en 5 actes et 6 tableaux. Edition in-8 .... 4 fr. »
— **Monsieur Scapin**. Comédie en 3 actes, en vers. Edition in-8 .... 4 fr. »
— **Vers la Joie**. Conte bleu en 5 actes, en vers. Edition in-8 .... 4 fr. »
— **Le Chemineau**. Drame en 5 actes, en vers. Edition in-8 .... 4 fr. »
— **La Martyre**. Drame en 5 actes, en vers .... 4 fr. »
— **Don Quichotte**. Drame héroï-comique en 3 parties et 8 tableaux, en vers .... 3 fr. 50
ROSTAND (EDMOND). **Les Romanesques**. Comédie en 3 actes, en vers .... 3 fr. 50
— **La Princesse Lointaine**. Pièce en 4 actes, en vers .... 3 fr. 50
— **La Samaritaine**. Evangile en 3 tableaux, en vers .... 2 fr. »
— **Cyrano de Bergerac**. Comédie en 5 actes, en vers .... 3 fr. 50
— **L'Aiglon**. Comédie en 6 actes, en vers .... 3 fr. 50
— **Chantecler**. Pièce en 4 actes, en vers .... 3 fr. 50
WOLFF (PIERRE). **L'Age d'aimer**. Comédie en 4 actes .... 3 fr. 50
— **Le Ruisseau**. Comédie en 3 actes .... 3 fr. 50
— **Le Lys**. Pièce en 4 actes (avec GASTON LEROUX) .... 3 fr. 50
ZAMACOÏS (MIGUEL). **La Fleur merveilleuse**. Pièce en 4 actes, en vers .... 3 fr. 50

1758. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
LF.
W856m
121942
Author Wolff, Pierre
Title Les Marionnettes, comédie en quatre actes.
121942
NAME OF BORROWER.

